Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 80 (2016)
Heft: 317-318

Artikel: Discours, textes, traditions
Autor: Lebsanft, Franz / Schrott, Angela
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-842204

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Discours, textes, traditions[1]

1. Point de départ et objectif

Ce qui sert de base et de cadre au présent volume, résultat d'une section des journées des romanistes de langue allemande (*Romanistentag*) à Berlin, a fait l'objet de recherches intenses et de bien des controverses ces dernières années; il s'agit de la fonction des traditions discursives, qui, en tant que savoir culturel et linguistique, nous apprennent à concevoir des textes et qui sont le pivot d'une analyse textuelle linguistique orientée vers la culture. Dans les études de langues et littératures romanes, la discussion sur la relation entre les traditions discursives et les autres règles et traditions des textes et discours a pris, au cours de ces dernières années, une place prépondérante. Pour la plupart des contributions, la référence cadre était (et est toujours) le système de compétence linguistique culturelle, conçu pour la première fois par Eugenio Coseriu dans les années 1950, avec la triade *energeia*, *dynamis* et *ergon*, qui correspond aux trois formes sous lesquelles la langue se présente: le niveau universel, le niveau historique et le niveau individuel (Coseriu 1955-1956; 1988). Cette référence au modèle cosérien a permis à la linguistique romane de fonder les recherches concernant l'historicité et la culturalité de la langue en s'appuyant, à côté de l'analyse de phénomènes isolés, sur une rétroaction permanente avec un système linguistique.

C'est pourquoi l'une des caractéristiques fondamentales des recherches des études romanes actuelles porte sur le fait que la plupart des discussions sur le phénomène – déclenchées par *Traditionen des Sprechens* (1983) de Brigitte Schlieben-Lange et développées de manière décisive par Peter Koch (1997) et Wulf Oesterreicher (1997) et que l'on a fini par appeler principale-

---

[1] Franz Lebsanft / Angela Schrott, «Diskurse, Texte, Traditionen», *iid.* (ed.), *Diskurse, Texte, Traditionen. Modelle und Fachkulturen in der Diskussion,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht / Bonn University Press, 2015, 11-46, traduit par Véronique Barth-Lemoine et Thea Göhring (que nous tenons à remercier très vivement pour le difficile travail accompli) en collaboration avec Aline Wieders. Nous adressons aussi un grand et chaleureux merci à Martin Glessgen, qui nous a si généreusement ouvert les portes de la *Revue* pour accueillir ce texte.

ment «traditions discursives» – s'inscrivent dans le paradigme cosérien. La notion de «discours», quoique omniprésente dans toutes les sciences culturelles, reste néanmoins polysémique, même dans le domaine plus particulier de la linguistique. Parallèlement au paradigme évoqué et dominant dans la «romanistique» germanophone, on a vu s'établir en France et en Allemagne – surtout dans les études de langue et littérature allemandes – des variantes fort différentes de l'analyse du discours linguistique et entre-temps même une véritable linguistique du discours, qui emploient des notions de discours qui sont de loin apparentées et qui proviennent surtout de Michel Foucault (1969; 1971), tout en privilégiant néanmoins d'autres méthodes et perspectives. Cette ligne de recherche figure aussi dans le présent volume. Un objectif important du travail de la section – on ne l'a sans doute que partiellement atteint puisque le clivage entre les paradigmes est impossible à niveler – consistait donc à renforcer plus encore qu'auparavant le lien entre, d'une part, la discussion sur les traditions discursives et, de l'autre, des modèles et méthodes qui traitent de manière analogue, tout en visant d'autres objectifs, le sujet de l'historicité et de la culturalité des textes. Un deuxième aspect du travail de la section qui est présent dans plusieurs contributions et se caractérise par son interdisciplinarité était, dans le paradigme de la linguistique romane, la création – pour ne pas dire: réanimation – du dialogue entre philologie, linguistique et littrérature. Du point de vue de la recherche sur les traditions discursives, ce dialogue est d'autant plus prometteur que celle-ci, à ses débuts, chez Coseriu (1980/[3]1994), considère de toute façon que c'est dans la langue littéraire que la façon d'être de la langue s'épanouit dans toute sa perfection et que c'est pour cela que cette perfection est démontrée principalement à l'aide d'exemples littéraires. En outre, les contributions rassemblées dans ce volume ont en commun de faire reposer la recherche sur les traditions discursives essentiellement sur des données empiriques. À l'heure actuelle, on constate une tendance selon laquelle une première phase de discussions théoriques intenses est suivie d'études qui s'appuient sur la linguistique de corpus. Cette mise en valeur de l'empirie a pour conséquence que le niveau individuel des discours et des textes fait l'objet d'une revalorisation dans le cadre du modèle cosérien et de sa réception. Nous estimons que cette orientation croissante vers l'empirie va contribuer à cartographier une région en grande partie toujours inexplorée de la recherche sur les traditions discursives, à savoir les groupements culturels qui, à l'intérieur de chaque communauté linguistique ou de manière translinguistique, pratiquent le savoir culturel des traditions discursives, le font varier et le transmettent sous une forme transformée.

Nous n'envisageons pas de présenter en détail ou de commenter les différentes contributions à ce volume, qui parlent d'elles-mêmes. Une classification

et une orientation globales, correspondant au plan du volume, suffiront. Les contributions du premier chapitre comprennent des discussions théoriques, parfois controversées, dans le cadre du paradigme établi par Coseriu, avec des ouvertures occasionnelles sur la recherche « germanistique ». Le deuxième chapitre contient des études de cas linguistiques, dans lesquelles la diversité méthodique, qui caractérise la recherche sur les traditions discursives et la linguistique du discours, se manifeste plus clairement. La troisième partie enfin traite des aspects philologiques et littéraires – aussi bien théoriques que pratiques – d'une réflexion sur la formation de la théorie linguistique et d'un traitement de celle-ci. Cependant, ce que nous essayons de faire à l'aide des réflexions suivantes, c'est, d'un côté, d'initier avec précaution nos lectrices et nos lecteurs – qui ne sont pas, nous l'espérons, uniquement des romanistes – à l'état de la discussion de la recherche linguistique sur le discours et les traditions discursives au sein de notre discipline et, de l'autre, de noter les points où les options divergentes de l'analyse du discours (des germanistes) et de la linguistique du discours sont, au moins au départ, évidentes. Une voie envisageable pour atteindre ce but nous paraît être la présentation et la discussion des notions clés qui servent de base aux grandes lignes de recherches invoquées dans ce volume.

2. *Discours* et *texte*: à propos de la constitution de deux objets de la linguistique

L'analyse linguistique des traditions des discours et des textes présuppose l'emploi de notions dont la compréhension est loin d'être évidente. Car bien que *discours* et *texte* soient définis terminologiquement en linguistique depuis un certain temps, c'est surtout la première notion qui offre une marge d'interprétation considérable, avec des conséquences décisives qui en découlent pour les domaines principaux et les perspectives de la recherche. C'est pour cette raison que, dans ce qui suit, nous attacherons notre attention à la notion clé de *discours*, qui brille (et peut-être aveugle aussi) grâce à son ennoblissement philosophique, et nous nous servirons seulement de celle de *texte* sans la problématiser de manière comparable.

Dans la première édition du *Lexikon der Sprachwissenschaft* (Bußmann 1983, 103*sq.*), ouvrage réputé et très utile, *discours* est d'abord défini, dans le sens de Jürgen Habermas, comme

> l'entente sur la validité des opinions et des normes qui sont naïvement présupposées lors de l'action communicative, lors de l'échange intégré et normativement assuré d'expériences relatives à l'action.

(Verständigung über problematisierte Geltungsansprüche von Meinungen und Normen, die bei dem kommunikativen Handeln, dem eingelebten und normativ abgesicherten Austausch handlungsbezogener Erfahrungen, naiv vorausgesetzt werden).

De plus, c'est seulement en second lieu et très brièvement que *discours* est également défini comme «série d'actes énonciatifs» («Folge von Äußerungsakten») dans le sens de l'analyse conversationnelle (Bußmann 1983, 104). La deuxième édition du dictionnaire connaît l'inversion de l'ordre et de la hiérarchisation des définitions, car en premier lieu *discours* est désormais traité comme «terme générique emprunté au monde scientifique angloaméricain pour désigner différents aspects du texte» («aus der angloamerikan[ischen] Forschung übernommener Oberbegriff für verschiedene Aspekte von Text»), dont font partie l'interprétation de la notion comme «parole cohésive» («zusammenhängende Rede»), comme «texte prononcé» («geäußerter Text»), comme «texte cohérent» («kohärenter Text»), comme «texte construit par le locuteur pour un interlocuteur» («vom Sprecher für einen Hörer konstruierter Text») et comme «résultat d'un processus interactif dans le contexte socioculturel» («Ergebnis eines interaktiven Prozesses im soziokulturellen Kontext»; Bußmann [2]1990, 189). C'est n'est qu'après cette définition linguistique que l'on renvoie alors au «contexte philosophique» («philosophischen Kontext») habermassien; en revanche, il n'est pas question du tout de la notion de discours telle que l'a conçue Michel Foucault, notion qui, à l'époque, était bien connue depuis longtemps déjà et qui aujourd'hui prédomine sans aucun doute dans l'ensemble des sciences culturelles. La troisième édition mentionne un autre aspect de la première définition et définit «le discours comme ‹processus› à la différence du texte comme ‹produit›» («Diskurs als ‹Prozess› im Unterschied zu Text als ‹Produkt›»; Bußmann [3]2002, 171; cf. [4]2008, 141). Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'elle fait figurer, à la suite d'une explication de la notion de discours habermassienne, de nouveau brève, une troisième définition qui s'inspire de Foucault. Selon elle, *discours* désigne

un ensemble de textes ou d'énoncés avec un contenu apparenté, qui ne sont pas reliés – comme c'est le cas dans le discours (1) [c'est-à-dire le discours comme texte] – dans une situation de communication réelle, mais qui constituent une ‹conversation› intertextuelle dans une communauté de communication.

(eine Menge von inhaltlich zusammengehörenden Texten oder Äußerungen, die nicht – wie im Diskurs (1) [d.h. Diskurs als Text] – in einer realen Gesprächssituation verknüpft sind, sondern ein intertextuelles ‹Gespräch› in einer Kommunikationsgemeinschaft bilden) (Bußmann [3]2002, 171; cf. Bußmann [4]2008, 141).

Les fondements des concepts linguistiques du discours ont déjà été posés dans les années 1950 et reposent – ce que Warnke (2007) par exemple ne précise pas – sur la discussion d'une dichotomie qui a été forgée par Ferdinand de Saussure et sert toujours de base à la linguistique moderne. Par opposition à la *langue*, Saussure (1916/2013, 80) définit la *parole*, comme chacun le sait, comme un « acte individuel de volonté et d'intelligence » dans lequel on pourrait constater des « combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ». Afin de donner un nom allemand à cet objet qui, selon lui, n'est pas seulement individuel mais, en tant que tel, aussi accessoire, Saussure propose le terme de *Rede*, qui aurait toutefois le désavantage d'ajouter une signification particulière à *parole*, à savoir celle de (en français) *discours* dans le sens d'un énoncé plus étendu qui dépasse l'« acte individuel ». Saussure souligne expressément que ce serait une mauvaise méthode de partir des mots pour définir des objets, certes, mais le choix de *parole* – et non pas de *discours* – pour désigner l'« acte individuel de volonté et d'intelligence » semble particulièrement répondre à la manière dont il caractérise l'activité concrète de parler. C'est pour cela qu'il est extrêmement révélateur que ce soit justement la notion de *discours*, que Saussure évitait apparemment, – ou ses correspondants formels dans d'autres langues – qui fasse son entrée dans la discussion exactement là où il s'agit de la question de savoir si la *parole* dispose d'aspects probablement systématiques, ce qui s'oppose à l'avis du linguiste genevois. En linguistique générale, cela est déjà autant valable pour l'ébauche faite par Zellig S. Harris (1952) d'une *discourse analysis* qui procède de manière distributionnelle et formelle et fait ainsi ressortir des structures textuelles systématiques, que pour l'ébauche seulement un peu plus récente proposée par Eugenio Coseriu (1955-1956) d'une *lingüística del hablar* fonctionnelle.

Harris (1952, 1) définit *discourse* comme « connected speech (or writing) » et illustre son analyse formelle à l'aide d'un texte (transmis par écrit) – il s'agit d'un texte publicitaire – afin d'obtenir ainsi une meilleure compréhension de « the structure of a text or a type of text » (1952, 30). Harris privilégie, certes, le problème d'une extension de la linguistique descriptive à des énoncés linguistiques « beyond the limits of a single sentence at a time », cela veut donc dire le développement d'une grammaire transphrastique qui, pour lui, semble inclure une théorie des types de textes ; mais en même temps, il formule un second problème, traité plus tard en Amérique du Nord par l'ethnométhodologie et l'ethnographie de la communication, qui, selon Harris, est celui du lien entre la culture et la langue (1952, 1). En ce qui concerne ce dernier aspect, Harris (1952, 3) constate tout simplement que chaque « connected discourse » s'inscrit toujours dans une situation extralinguistique, « whether of a person

speaking, or of a conversation, or of someone sitting down occasionally over a period of months to write a particular kind of book in a particular literary or scientific tradition». Tandis qu'en France, on a traduit la *discourse analysis* de Harris (1952) de manière programmatique dans un cahier thématique correspondant, publié par Jean Dubois et Joseph Sumpf, de la revue *Langages* par *analyse du discours* (Harris 1969), pour la traduction en allemand on a choisi le concept tout aussi programmatique de la *Textanalyse* (Harris 1976), de telle sorte que quelques années plus tard, on a pu célébrer cette contribution comme «acte constitutif de la linguistique textuelle pratiquée de manière tellement vivante aujourd'hui [c'est-à-dire à l'époque]» («Gründungsurkunde der heute [d.h. also damals] so lebhaft betriebenen Textlinguistik»; Szemerényi 1982, 38). Warnke (2007, 4) encore caractérise la notion de *discours* de Harris dans le cadre de la linguistique textuelle:

> Harris entend par *discours* à peu près ce que l'on désignera plus tard, dans la linguistique germanique, par *texte*, une forme d'énonciation linguistique transphrastique donc, ce que l'on appelle également *unité transphrastique*.
>
> (Unter *discours* versteht Harris in etwa das, was später in der Germanistischen Linguistik als *Text* bezeichnet wird, also eine satzüberschreitende sprachliche Äußerungsform, das, was man auch als *transphrastische Einheit* bezeichnet).

Quant à Coseriu (1955-1956, 31), il plaide dans sa «Linguistik des Sprechens», qui développe le modèle du langage à trois niveaux, pour qu'on remplace la notion de *parole* par celle de *hablar* (parler) et pour qu'on appelle ce *hablar* – apparemment en référence à Antonino Pagliaro (1955) – *discurso* quand il s'agit d'une «activité» individuelle et *texto* quand il s'agit d'un «produit» individuel. En effet, Pagliaro (1955, 5) interprète la *parole* comme

> il momento soggettivo della lingua, l'atteggiamento particolare che la funzionalità del sistema assume nell'atto in cui si attua come discorso.

Malheureusement, le traducteur allemand (Uwe Petersen, Coseriu 1975, 257) a rendu le terme de *discurso* justement par *Rede* et, ce faisant, il a brouillé les distinctions terminologiques de Coseriu qui prennent leurs distances par rapport à Saussure. Preuve en est la confrontation entre l'original espagnol (1955-1956, 31) et la traduction allemande (1975, 257):

en lo particular, [el hablar κατ'ἐνέργειαν] es el *discurso* (el acto o la serie de actos) de tal individuo en tal oportunidad;	im besonderen ist es die *Rede* (Sprechakt oder Reihe von Sprechakten) eines bestimmten Einzelnen zu der oder der Gelegenheit;
En lo particular, el habla como «producto» es, justamente, el *texto*;	Im besonderen ist das Sprechen als «Produkt» eben der *Text*;

Si l'on veut savoir gré à Harris d'aborder au moins la problématique de l'enchâssement de la parole dans une situation non linguistique, Coseriu estime essentiel de saisir et de décrire cette insertion parce que, pour lui, la parole n'est pas, contrairement à la langue, « a-circunstancial » (non circonstancielle) (1955-1956, 34). Il résout, on le sait, l'approche analytique de la situation par une différenciation extrêmement complexe du concept bühlérien fondamental des « champs environnants » (*Umfelder*) (Coseriu 1955-1956, 46), que Brigitte Schlieben-Lange reprendra plus tard au moment précis où elle rend célèbres les « Traditionen des Sprechens » (traditions de la parole) (Schlieben-Lange 1983, 13-25).

La notion de *discours* est probablement introduite dans la linguistique francophone grâce à une réflexion critique sur Harris qui commence bien avant le cahier thématique de *Langages* mentionné auparavant. Émile Benveniste (1954/1976, 11) crée en effet, sans pour le moment l'expliquer en détail, une opposition entre *langue* et *discours* en référence à Harris (1951), auquel il reproche de leur attribuer la même valeur. Dans Benveniste (1956a/1976, 251), le *discours* fait alors son apparition comme actualisation de la *langue* dans la *parole*, et ce au moment où il parle de la nature universelle des pronoms, qui se manifeste, selon lui, dans les

> « instances de discours », c'est-à-dire les actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par un locuteur.

En même temps, l'étude de l'interprétation des rêves de Freud fournit à Benveniste (1956b/1976, 78) l'occasion de décrire les différents *discours* des locuteurs comme « configurations de la parole » chaque fois uniques, dans lesquelles s'exprimerait et se construirait leur personnalité. C'est la relation entre psychanalyse et linguistique, transmise par la langue, qui – selon Foucault (1969, 39) – conduit à la supposition importante pour l'histoire de la pensée selon laquelle il existe une duplication du *discours* dont le locuteur ne dispose pas directement (Benveniste 1956b/1976, 75*sq.*) :

> L'analyste opère sur ce que le sujet lui dit. Il le considère dans les discours que celui-ci lui tient, il l'examine dans son comportement locutoire, « fabulateur », et à travers ces discours se configure lentement pour lui *un autre discours* [italique ajouté] qu'il aura charge d'expliciter, celui du complexe enseveli dans l'inconscient.

Sans doute en référence à Charles Bally (1932/[4]1965, 35), Benveniste (1959/1979, 241*sq.*) qualifie d'*énonciation* le mécanisme par lequel le *discours* se constitue dans la *parole* :

> Il faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière.

Par la suite, Benveniste (1959/1976, 242) classe les «discours» uniques par modèles de transmission qu'il identifie comme *genres*, dépassant largement l'interprétation que la littérature fait de ce terme:

> C'est d'abord la diversité des discours oraux de toute nature et de tout niveau, de la conversation triviale à la harangue la plus ornée. Mais c'est aussi la masse des écrits qui reproduisent des discours oraux ou qui en empruntent le tour et les fins: correspondances, mémoires, théâtre, ouvrages didactiques, bref tous les genres où quelqu'un s'adresse à quelqu'un, s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne.

L'interaction entre *langue*, *parole*, *énonciation* et *discours* est, par la suite, à nouveau mise en évidence par un travail tardif et devenu célèbre qui parut dans le cahier thématique «L'énonciation», publié par Tzvetan Todorov et extrait de la revue *Langages* (Benveniste 1970/1981, 80):

> L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. Le discours, dira-t-on, qui est produit chaque fois qu'on parle, cette manifestation de l'énonciation, n'est-ce pas simplement la «parole»? – Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation: c'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte.

Il ne semble pas erroné de supposer que de telles définitions influencent l'«utilisation sauvage» des termes *énoncés* et *discours* de l'*Archéologie du savoir* (Foucault 1969, 44). Cette utilisation sauvage est, d'abord, très vague et précède la propre définition d'un terme; bien évidemment, elle ne dit absolument rien au sujet des sources précises des usages qu'on a empruntés à la linguistique contemporaine, tout comme elle évite délibérément une confrontation plus approfondie avec ceux-ci. En cherchant à fixer une définition d'*énoncé* et de *discours* comme notions assurées par la théorie et utilisables d'un point de vue analytique, Foucault (1969, 140) qualifie la possibilité de l'acte énonciatif de *performance verbale* ou *performance linguistique*, l'acte énonciatif individuel de *formulation* et son unité linguistique de base de *phrase* (grammaticale) ou *proposition* (logique). Leur *modalité d'existence* serait rendue possible par l'*énoncé* qui situerait des actes énonciatifs dans un *domaine d'objets* et eu égard à des possibles sujets d'énonciation. Le *discours* est constitué, selon Foucault, d'unités linguistiques à condition qu'elles soient des énoncés au sens de ce qui précède; il appelle leur base *formation discursive*:

> Et si je parviens à montrer [...] que la loi d'une pareille série [c'est-à-dire de signes], c'est précisément ce que j'ai appelé jusqu'ici une formation discursive [...], le terme de discours pourra être fixé: ensemble des énoncés qui relèvent d'un même

> système de formation; et c'est ainsi que je pourrai parler du discours clinique, du discours économique, du discours de l'histoire naturelle, du discours psychiatrique (Foucault 1969, 141).

Cette définition est le résultat d'une quadruple approche, toujours qualifiée d'insuffisante, de la notion de *formation discursive*, qui se fonde sur les définitions, développées en détail, de l'*énoncé* à travers ses *objets*, le *style* de son *énonciation*, ses *concepts* et, enfin, ses *thèmes* (Foucault 1969, 45-50). Le fait de refuser strictement la focalisation de l'une ou l'autre définition mène bien évidemment à une utilisation variée de *discours* (1969, 106), ainsi que l'expriment les exemples d'un «discours de la psychopathologie» (1969, 45 et 55), d'un «discours de la folie» (1969, 46), d'un «discours clinique» (1969, 47 et 72) – comme la citation ci-dessus l'indique – ou d'un «discours économique» (1969, 91). Déjà au départ, cette utilisation variée suscite une inflation qui saisit toutes les sciences culturelles et que l'on ne peut guère – comme le défend Fohrmann (1997, 370) à l'aide des exemples de *discours juridique*, *féministe*, *littéraire* – ramener à des utilisations exclusivement linguistiques.

Il est évident que Foucault ne peut s'empêcher de choisir des énonciations linguistiques en tant que *performance linguistique* comme base documentaire de ses premières grandes œuvres (surtout Foucault 1966), qui seront rétrospectivement justifiées d'un point de vue théorique et méthodologique à travers l'*Archéologie du savoir* (et encore à travers l'*Ordre du discours*, Foucault 1971); cependant, ces énonciations linguistiques ne font précisément pas l'objet de son étude:

> On voit en particulier que l'analyse des énoncés ne prétend pas être une description totale, exhaustive du «langage» ou de «ce qui a été dit». Dans toute l'épaisseur impliquée par les performances verbales, elle se situe à un niveau particulier qui doit être dégagé des autres, caractérisé par rapport à eux, et abstrait. En particulier, elle ne prend pas la place d'une analyse logique des propositions, d'une analyse grammaticale des phrases, d'une analyse psychologique ou contextuelle des formulations: elle constitue une autre manière d'attaquer les performances verbales, d'en dissocier la complexité, d'isoler les termes qui s'y entrecroisent et de repérer les diverses régularités auxquelles elles obéissent (Foucault 1969, 142).

Selon la volonté de son créateur, on ne peut pas réduire le *discours* de Foucault, malgré quelques points de convergence, à un phénomène qui, à son avis, est déterminé par la langue seule et doit s'analyser en linguistique seulement. Le «tout autre» *discours* des linguistes (Foucault 1969, 141) constituerait plutôt «l'étage terminal» de l'objet que lui même vise, et ce en tant que

> les textes (ou les paroles) tels qu'ils se donnent avec leur vocabulaire, leur syntaxe, leur structure logique ou leur organisation rhétorique.

Si l'« analyse structurale » (Foucault 1969, 25 et 27) vient à bout de l'objet linguistique – le cahier 8 (1966) de *Communications*, devenu presque légendaire avec l'*analyse structurale des récits* de Roland Barthes (1966; elle revêt un caractère programmatique et fait référence à Harris et à Benveniste), avait été publié trois ans avant l'*Archéologie du savoir* –, c'est de cela justement que Foucault veut détacher l'« analyse des formes discursives » :

> L'analyse [des « formations discursives »] reste en deçà de ce niveau manifeste, qui est celui de la construction achevée : en définissant le principe de distribution des objets dans un discours, elle ne rend pas compte de toutes leurs connexions, de leur structure fine, ni de leurs subdivisions internes : en cherchant la loi de dispersion des concepts, elle ne rend pas compte de tous les processus d'élaboration, ni de toutes les chaînes déductives dans lesquelles ils peuvent figurer ; si elle étudie les modalités d'énonciation, elle ne met en question ni le style ni l'enchaînement des phrases ; bref, elle laisse en pointillé la mise en place finale du *texte* (Foucault 1969, 100).

Les exégètes déterminent ce que l'on peut opérationnaliser d'un point de vue terminologique et méthodique – une tâche devant laquelle Foucault recule catégoriquement – quand ils définissent le *discours* poststructuraliste situé entre les « choses » et les « mots » (Foucault 1966) par « ‹ régime › apersonnel et transindividuel qui crée des systèmes de savoir dans le monde, qui les classe par ordre de ‹ formations › spécifiques (par exemple la psychologie, la médecine, la linguistique) et qui les maintient » (« apersonales, transindividuelles ‹ régime ›, das gesellschaftliche Wissenssysteme herstellt, in spezifischen ‹ Formationen › [z.B. Psychologie, Medizin, Sprachwissenschaft] ordnet und aufrecht erhält » ; Fohrmann 1997, 370) ou quand ils lui attribuent une « détermination heuristique-pragmatique » (« heuristisch-pragmatische Bestimmung ») selon laquelle les discours sont des « formes de la parole sociale, dont on peut prouver la matérialité et qui sont toujours spécialisées et institutionnalisées selon des domaines de la pratique, de sorte que les discours se caractérisent par des règles distinctes concernant leur formation et leur exclusion, et que chacun d'entre eux dispose de sa propre structure opérationnelle » (« materiell nachweisbare Formen gesellschaftlicher Rede, die stets nach Praxisbereichen spezialisiert und institutionalisiert sind, sodass es Diskurse mit distinkten Formations- und Ausschließungsregeln und jeweils eigener Operativität gibt » ; Parr 2008, 235).

3. Traditions des discours et des textes

Il est peut-être devenu clair que *discours* et *texte* sont des objets construits que les linguistes puisent dans la *parole* parce qu'ils découvrent des phénomènes liés à une structuration systématique, à des règles et modèles dans le

‹flux articulatoire›, que Saussure ignorait ou laissait délibérément de côté. On peut lever l'ambiguïté gênante entre l'acte et l'objet, qui est inhérente à la notion d'*énonciation* (cf. aussi all. *Äußerung)*, en distinguant entre *énonciation*, pour désigner l'activité, et *énoncé*, pour désigner le résultat ou le produit. Que l'on utilise *discours* et *texte* comme synonymes ou non – pour exprimer une relation d'‹acte› et d'‹objet› ou d'hypéronyme et d'hyponyme –, il s'agit toujours de détecter et de décrire les conditions et le conditionnement transindividuels, sociaux et culturels de chaque acte unique de parole. Là où l'on utilise *discours* pour étiqueter plutôt des phénomènes de l'énonciation et *texte* plutôt pour ceux de l'énoncé, il paraît évident de considérer l'analyse du discours en linguistique comme une description de «communication réelle» («realer Kommunikation») – principalement comme une conversation ou un dialogue, conçu selon les principes de l'oralité (Ehlich 1994, 10) – et l'analyse textuelle ou la linguistique textuelle comme une description des produits de la parole, comme un monologue conçu selon les principes de la scripturalité. De cette façon, dans un premier temps, on n'occupe, certes, que deux champs d'une classification croisée appliquée de manière intuitive en utilisant les critères de la ‹stratégie conceptuelle de la verbalisation› (Koch/Oesterreicher [2]2011) et du ‹statut ontique› de l'événement linguistique (différenciation entre l'acte et l'objet; cf. Coseriu 1955-1956):

acte-objet / conception	énonciation	énoncé
oral (immédiat communicatif)	discours	
écrit (distance communicative)		texte

Classification croisée I: discours et texte

On peut étendre la terminologie de cette classification croisée aux deux autres champs de deux manières. La première façon de s'exprimer, que nous préférons, consiste à parler de discours oraux ou écrits qui se transforment en textes oraux ou écrits dans le sens de produits textuels (Ia):

acte-objet / conception	énonciation	énoncé
oral (immédiat communicatif)	↓ discours	↑ texte
écrit (distance communicative)	↓ discours	↑ texte

Classification croisée Ia: discours et texte

La deuxième possibilité consiste à parler de discours oraux et de textes écrits, qui se manifestent chacun comme activité ou comme produits (Ib):

acte-objet / conception	énonciation		énoncé
oral (immédiat communicatif)	discours	→	discours
écrit (distance communicative)	texte	←	texte

Classification croisée Ib: discours et texte

Les deux tomes HSK dédiés à la linguistique textuelle et conversationnelle, édités par Brinker *et al.* (2000-2001), témoignent de façon impressionnante de la diversité des approches à l'égard des discours ou des textes et des méthodes pour les étudier, approches dont chacune met l'accent sur un autre aspect.

En linguistique textuelle et en analyse du discours en linguistique, on a, dès le début, systématiquement développé l'idée selon laquelle la structuration d'énoncés ou d'énonciations transphrastiques – que ce soit un discours ou un texte – est soumise à l'utilisation de modèles, selon lesquels l'interlocuteur, en les produisant, applique des règles spécifiques préexistantes et, le cas échéant, les transgresse et contribue à les changer. En conséquence, dans le domaine de la linguistique textuelle, on travaille – en coopération étroite avec la théorie des genres littéraires (cf. déjà Hempfer 1973) – avec des concepts tels que la fonction textuelle, le type de texte, le modèle textuel et le genre textuel; et dans le domaine de l'analyse linguistique du discours en tant qu'analyse conversationnelle, on travaille avec les notions les plus analogues possibles comme par exemple le type de la conversation, le modèle conversationnel ou le genre conversationnel. Tel est le contexte dans lequel s'insère le terme de *Texttradition* (tradition textuelle), que Coseriu propose dans sa *Textlinguistik* (1980/[3]1994) et qui dynamise de façon déterminante la notion de texte. Schlieben-Lange (1983) a repris le terme et Peter Koch (1997) ainsi que Wulf Oesterreicher (1997) l'ont développé sous le nom de *Diskurstradition* (tradition discursive). Coseriu introduit la notion de tradition textuelle parallèlement à celle de *Einzelsprache* (langue) tout en la différenciant de cette dernière, qu'il qualifie de «tradition de parler de caractère historique» («historisch gewordene Tradition des Sprechens»; 1980/[3]1994, 6). Il complète donc la distinction, introduite auparavant, entre le niveau universel de la parole ou de la langue «im allgemeinen» (en général) et le niveau des langues historiques avec

> Le niveau des textes, des actes de parole ou bien des structures d'actes de parole qu'un interlocuteur précis réalise dans une situation précise, ce qu'il peut bien sûr faire à l'oral ou à l'écrit.
>
> (Die Ebene der Texte, der Redeakte bzw. der Gefüge von Redeakten, die von einem bestimmten Sprecher in einer bestimmten Situation realisiert werden, was natürlich in mündlicher oder in schriftlicher Form geschehen kann) (Coseriu 1980/³1994, 7/10).

En conséquence, l'interlocuteur disposerait d'une tradition qui n'est pas seulement une capacité de parler telle ou telle langue, mais aussi et surtout une capacité de créer des textes (oraux ou écrits) :

> Et, de plus, il existe – au niveau individuel – une capacité de produire des textes très particuliers, qui n'a rien à voir non plus [tout comme la compétence linguistique universelle] avec des connaissances linguistiques au sens traditionnel du terme. Des genres textuels tels que la « lettre d'amour » ou le « traité scientifique » ont leur propre tradition qui ne correspond pas à une tradition linguistique historique en particulier [c'est-à-dire à une langue].
>
> (Und weiterhin gibt es – auf der individuellen Ebene – eine Fähigkeit, ganz bestimmte Texte zu verfertigen, die ebenfalls [wie die universelle Sprachkompetenz] nichts mit Sprachkenntnissen im herkömmlichen Sinn zu tun hat. Textsorten wie z.B. « Liebesbrief » oder « wissenschaftliche Abhandlung » haben ihre eigene Tradition, die nicht mit einer bestimmten historischen Tradition des Sprechens [d.h. einer Einzelsprache] zusammenfällt) (Coseriu 1980/³1994, 28/38).

En poursuivant ces réflexions à propos des ‹ genres textuels et leurs traditions ›, Coseriu fixe le terme de *Texttraditionen* (traditions textuelles), qu'une tradition linguistique historique – par exemple une formule de politesse particulière – ou que plusieurs traditions linguistiques historiques – par exemple des genres littéraires – pourraient s'approprier (« sich einverleiben ») (cf. Coseriu 1980/³1994, 40/53, avec une formule explicative).

Coseriu (1980/³1994, 39*sq.*/52*sq.*) justifie la supposition d'une compétence textuelle spécifique et dynamique par d'autres aspects encore, dont feraient partie, comme le montre déjà Coseriu (1955-1956), l'enchâssement de la parole – et donc des textes énoncés – dans des contextes extralinguistiques sociaux et culturels (les champs environnants [« Umfelder »] mentionnés ci-dessus) ainsi que les univers de la parole (« Redeuniversen »), c'est-à-dire chaque « système universel de significations auquel un texte appartient et à travers lequel il devient valide et prend son sens particulier » (« universelle System von Bedeutungen, zu dem ein Text gehört und durch das er seine Gültigkeit und seinen besonderen Sinn erhält » ; Coseriu 1980/³1994, 95/128). À titre d'exemple, Coseriu (1980/³1994, 100/134) mentionne les univers de la parole suivants : « la mythologie, la littérature, la science, les mathématiques, notre vie pratique »

(« die Mythologie, die Literatur, die Wissenschaft, die Mathematik, unsere praktische Lebenswelt »).

C'est le mérite de Schlieben-Lange d'avoir rendu cette conception fondamentale, en quelque sorte ‹ applicable au quotidien ›, conception dont elle a entièrement repris le fond théorique (et dont elle a à peine modifié la terminologie : en fait, elle a seulement transformé les ‹ univers de la parole › [« Redeuniversen »] en ‹ univers de discours › [« Diskursuniversen »]). Schlieben-Lange y est parvenue, sur fond des courants sociolinguistiques de l'analyse du discours d'obédience nord-américaine, en définissant la fonction des textes d'un point de vue pragmatique comme contribution pour aider à surmonter ou se décharger du quotidien. Selon elle, la fonction de ces textes consiste à « accomplir certaines tâches opérationnelles de la vie en communauté ou alors à se dérober à ces tâches opérationnelles d'une manière spécifique pour un certain temps » (« bestimmte praktische Aufgaben des Zusammenlebens zu lösen oder aber sich in bestimmter Weise für eine Weile diesen praktischen Aufgaben zu entziehen » ; Schlieben-Lange 1983, 26). Plus encore que Coseriu, elle fait donc le lien entre les fonctions textuelles et, en suivant l'exemple de Erving Goffman (1971), les conceptions de l'organisation sociale. Dans ce contexte, elle développe l'idée innovatrice selon laquelle les traditions textuelles sont assumées par des « communautés sociales ou culturelles » (« soziale oder kulturelle Gemeinschaften » ; Schlieben-Lange 1983, 28). Comme on peut le constater dans les exemples de Coseriu (1980), le concept de la tradition textuelle, plus tard de la tradition discursive, vise à couvrir un champ d'investigations allant des micro-formes textuelles, comme la formule de politesse, jusqu'à des macro-formes, comme le roman. Schlieben-Lange (1983, 139*sq.*), elle aussi, propose d'inclure des traditions textuelles « einfache » (simples) aussi bien que « komplexe » (complexes), allant des actions linguistiques élémentaires jusqu'aux types de textes ; de plus, elle propose une analyse des types de textes sous l'angle des univers de discours, qui appartiennent à « un niveau d'abstraction supérieur » (« einer höheren Abstraktionsebene »).

La poursuite de la discussion théorique sur les traditions discursives et textuelles, déjà bien lancée par Koch (1997) et Oesterreicher (1997), est extrêmement féconde, ce qui se traduit par une multitude de recueils (Jacob/Kabatek 2001, Aschenberg/Wilhelm 2003, Schrott/Völker 2005, Kabatek 2008), d'articles de manuels (Wilhelm 2001) et de contributions individuelles ; les contributions à ce volume, qui s'inscrivent dans ce paradigme, s'y rattachent. À cet égard, les thématiques suivantes sont au centre de la discussion : le problème compliqué et toujours controversé de la localisation systématique du processus de changement et de la dynamique diachronique des traditions discursives et textuelles ; la relation, qui n'a pas suscité moins de controverses, entre,

d'une part, les traditions discursives et textuelles et, de l'autre, les variétés linguistiques ou les langues historiques; la différenciation de divers types de traditions discursives et textuelles, selon le degré de leur complexité et selon leur rattachement à différents univers de discours; la recherche de facteurs déterminant l'enchâssement dans des champs environnants culturels et sociaux; et pour finir le rapport entre, d'un côté, des discours et des textes et, de l'autre, leurs communautés linguistiques appelées «Diskursgemeinschaften» (communautés de discours), rapport, pour sa part, sujet à des vues très divergentes.

Si l'on veut nommer le savoir culturel et linguistique, différentes possibilités résultent des rapports établis concernant discours et texte. La notion de tradition textuelle, par exemple, est déjà utilisée, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, dans la *Textlinguistik* cosérienne et présente l'avantage d'éviter la notion de discours, que l'histoire de la recherche a déjà fortement sollicitée. Toutefois, sur fond de classification croisée, de bons arguments parlent en faveur de la notion de tradition discursive. Si l'on utilise les notions de «discours» et de «texte» afin de différencier les points de vue d'*energeia* et d'*ergon*, la notion de la tradition *discursive* s'impose. Car étant donné que l'activité précède le produit, le savoir culturel et linguistique est, avant tout, un fil conducteur pour l'activité verbale dans des situations concrètes de communication et, en second lieu seulement, un savoir que l'on extrait des produits de cette activité. À l'aide de la classification croisée et à travers la notion de tradition discursive, cette référence à l'*energeia*, et donc au discours, devient plus claire.

4. Tradition et double traditionalisme de la parole

4.1. À propos de la tradition de la tradition

En tant que type de savoir, les traditions discursives se définissent par l'historicité et le traditionalisme. Mais, tandis que l'historicité du savoir traditionnel-discursif en contraste avec l'historicité des langues historiques a fait, à plusieurs reprises, l'objet d'études romanistiques, la question de savoir si les traditions discursives et les traditions idiomatiques diffèrent aussi par leur traditionalisme n'a pas encore été traitée.

La science de l'histoire peut donner des impulsions claires au concept de la tradition, car elle interprète les traditions comme des habitudes de vie qui ont leurs racines dans le savoir et dans des façons d'agir du passé et qui, à l'heure actuelle, font office de modèles pour l'action. Les traditions sont donc un équipement culturel et social et mettent en œuvre des directives pour l'action, auxquelles on a recours afin de soulager les actions quotidiennes (cf. Assmann

[5]1997, 35, Schörken [5]1997, 8, Rüsen 1983, 64; 66-68; 92). Dans le système de la compétence linguistique, cette conception de la tradition comme directive pour l'action met l'accent sur le fait que les traditions sont liées à l'activité et donc à l'*energeia*. En même temps, l'idée selon laquelle la tradition est une directive pour l'action représente un point de départ pour la pragmatique linguistique (historique) et pour sa conception de l'action linguistique, car, de cette manière, le traditionalisme des actes de langage est mis en valeur.

Dans le contexte d'études linguistiques, il paraît cependant nécessaire d'orienter la notion de tradition aussi dans le contexte de modèles linguistiques pour compléter le point de vue des sciences de l'histoire et, de cette manière, de l'enrichir linguistiquement. En romanistique, plusieurs personnes conçoivent la notion de tradition ou d'habitude comme concept-clé d'une linguistique orientée vers la culture. En linguistique romane, la notion de tradition est fondée sur deux bases différentes: l'une sémiotique et l'autre historique-philologique, qui est décisive pour le concept des traditions discursives et se trouve donc au centre des explications suivantes.

Dans son *Cours de linguistique générale* (1916/2013), Ferdinand de Saussure établit le fondement sémiotique de la notion linguistique de tradition. Pour lui, l'historicité de la langue est secondaire, parce qu'il se concentre sur la synchronie de la *langue*, certes, mais la notion de tradition est néanmoins indispensable à sa théorie des signes. Selon lui, l'arbitraire du signe linguistique, par exemple, est dû à la force de la tradition (*Cours de linguistique générale* § 2, Premier principe). Chaque moyen d'expression qui fonctionne dans une communauté linguistique repose, selon Saussure, sur une «habitude collective» ou une «convention» (Saussure 1916/2013, 172). L'arbitraire du signe linguistique et sa détermination par la convention et la tradition sont interdépendants (1916/2013, 180):

> C'est parce que le signe est arbitraire qu'il ne connaît d'autre loi que celle de la tradition, et c'est parce qu'il se fonde sur la tradition qu'il peut être arbitraire.

Le signe arbitraire obéit à la tradition et c'est cette tradition seulement qui permet l'arbitraire du signe. La notion de tradition est donc d'importance fondamentale pour des approches structuralistes aussi. Toutefois, celles-ci limitent le traditionalisme à la *langue* et donc au savoir idiomatique, en particulier à la théorie du signe linguistique. La linguistique structuraliste fondée sur Saussure ne tient pas compte, cependant, du traditionalisme culturel de la parole et des textes créés dans la parole.

Le deuxième fondement de la notion de parole, qui est d'une importance capitale dans le contexte de la recherche sur les traditions discursives, remonte

à Ramón Menéndez Pidal. La notion de tradition, cruciale chez Coseriu, a été considérablement influencée par le *tradicionalismo* de Menéndez Pidal. C'est pour ces raisons que, dans ce qui suit, nous préciserons le concept de tradition et de traditionalisme sur la base de Menéndez Pidal et de Coseriu, afin d'identifier les divergences et les convergences des deux traditionalismes.

4.2. Changement linguistique et poesía tradicional

Pour Menéndez Pidal, les traditions sont la base de toutes les communautés humaines et activités culturelles. La tradition est le cadre souple dans lequel des forces créatives et spontanées se déploient (1952, 39). Le rapport entre la tradition et la culture est abordé, en termes prégnants, dans la contribution *La lengua de Cervantes en las escuelas*. À l'occasion de la question de savoir si le *Quijote* est une lecture appropriée pour les enfants, Menéndez Pidal plaide pour que les enfants lisent ce texte par extraits, sous forme d'une lecture dirigée (1952, 39) :

> La tan decantada espontaneidad inviolable del niño es un mito pedagógico; el niño es un ser cultural; la cultura es tradición y dentro de la tradición lo espontáneo, lo inventivo.

Pour Menéndez Pidal, comprendre un texte est, pour une large part, quelque chose de traditionnel, et c'est pourquoi il faut initier un lecteur aux traditions du texte qu'il lit. En plus de cette remarque à propos du traditionalisme de la compréhension d'un texte, la définition de la culture comme tradition, qui constitue le cadre pour des impulsions créatives, spontanées et ingénieuses, est essentielle.

Menéndez Pidal développe le concept de la tradition et du traditionalisme, d'un côté, à partir de ses études relatives au changement linguistique et à l'histoire des langues et, de l'autre, à partir de ses recherches à propos de la *poesía tradicional* du *romancero* en Espagne. Dans ce contexte, Coseriu (1957/1974) a repris, avant tout, les réflexions pidaliennes sur le changement linguistique et les traditions linguistiques. La définition de la tradition, selon Menéndez Pidal, comme « trasmisión de conocimientos y prácticas con interés social o colectivo » (1942/[9]1991, 458) est assez large ; elle se voit précisée à travers les explications sur le changement linguistique et le rôle de la tradition dans la poésie du *romancero*. Ainsi, le *tradicionalismo pidaliano* est philologique d'une façon exemplaire, il permet divers rapprochements entre la langue et la littérature et unit des réflexions linguistiques et littéraires dans une histoire culturelle de la tradition. À cet égard, la tradition se situe au croisement de l'individu et du collectif et se caractérise essentiellement par l'engrenage de la tradition et de la variation (cf. Garatea Grau 2005, 60 ; 69 ; 71).

Pour Menéndez Pidal, la langue est l'activité culturelle qui est la plus marquée par des traditions et dans laquelle l'action d'une communauté se manifeste le plus clairement. Pour l'essentiel, la langue est «creación tradicional» et «creación colectiva» (1942/[9]1991, 458; 1954 , 215), en tant que «actividad espiritual humana», elle est un «hecho social» (1945, 185). À travers cette définition, Menéndez Pidal identifie clairement le savoir idiomatique comme étant un savoir traditionnel, et ses explications sur le changement linguistique et l'histoire de la langue sont toujours aussi l'histoire d'un traditionalisme idiomatique.

Le point de départ pour l'analyse de la langue en tant que tradition est la perspective historique-diachronique concernant les processus du changement linguistique. Menéndez Pidal considère le changement linguistique comme processus social et culturel qui n'obéit pas à des règles générales, mais qui est plutôt formé par les circonstances historiques particulières et les relations culturelles complexes et superposées qui sont à l'œuvre dans la communauté linguistique (1926/[8]1976, 544). Bien que les évolutions linguistiques concernent une communauté linguistique, le changement linguistique remonte toujours à des actes individuels et singuliers (1945, 196). Les individus ne sont pas des porteurs passifs de la tradition, mais ils s'approprient les traditions, ils les changent et les actualisent (cf. également Garatea Grau 2005, 72-76).

Ces actes individuels et créatifs de l'innovation peuvent former des «tendencias colectivas» (1926/[8]1976, 532), qui, par la suite, peuvent se transformer en normes générales et changer une tradition linguistique. La création permanente d'innovations provoque une «convivencia» de variantes concurrentes, parmi lesquelles les locuteurs peuvent choisir une option en fonction de la situation et du contexte culturel (1926/[8]1976, 526 et 537). Les conditions historiques correspondantes décident de l'option qui est favorisée par les locuteurs et qui s'impose, de sorte que chaque changement linguistique, et chaque langue, a une «historia particular», marquée par des facteurs culturels (1954, 176). Selon Menéndez Pidal, la tradition est donc l'origine de toute évolution, elle conditionne et forme des structures linguistiques, et la structure est le résultat, toujours en mouvement, de la tradition: «La tradición precede a la evolución o estructuración, es su punto de arranque, y, por lo tanto, la condiciona» (1954, 187). Puisque le système linguistique se compose de traditions, le changement d'une tradition concerne toujours le système entier (1954, 184-185). Le point de départ de ces changements est toujours constitué par les locuteurs dans leur activité linguistique individuelle. Étant donné que, lors de chaque acte de parole, ils adaptent les traditions linguistiques à leur «estímulo expresivo» (1945, 196), la tradition, qui stabilise et à la fois crée des variantes,

est la forme d'existence de la langue: «la lengua está en variedad continua y en permanencia esencial» (1945, 196).

La deuxième source du *tradicionalismo pidaliano* est constituée par les *romances* espagnols. En tant que textes courts, épiques et de construction simple, ils sont, pour Menéndez Pidal, la réalisation exemplaire d'une *poesía tradicional*. Celle-ci se définit par le fait que les différents textes remontent, certes, à des actes individuels de création, mais que c'est un groupe social et culturel qui les transmet, les récite et les fait varier constamment (1942/[9]1991, 457). Les créateurs des *romances* agissent à la fois en tant qu'individus et en tant que membres d'un groupe social et culturel, et sont portés par un «sentimiento de la colectividad» (1942/[9]1991, 455). Un texte de la *poesía tradicional* n'est pas une œuvre créée par un individu à un moment donné, mais plutôt la «lenta labor de una seria de geniales cultivadores de la tradición» (1942/[9]1991, 426). Ces «geniales cultivadores» de la tradition poétique sont surtout les *juglares* en tant qu'interprètes, qui récitent des textes et, ce faisant, créent toujours de nouvelles variantes (1942/[9]1991, 421; 449; 454). C'est pour cela qu'il existe une multitude de variantes des *romances* ou d'autres textes de la *poesía tradicional*, comme par exemple les *cantares de gesta*; ce sont des textes non fixes et dynamiques, et c'est cet «estado de fluidez» (1953/1968, vol. II, 445) entre les variantes qui caractérise la forme d'existence de la *poesía tradicional*. Dans l'ensemble de la *poesía tradicional* et de ses variations, on peut, quant à la distribution spatiale, faire la différence entre des «áreas compactas» et des «áreas dispersas». Tandis que dans les «áreas compactas», la tradition est fixe et continue, elle se manifeste de manière discontinue dans les «áreas dispersas», ce qui peut être dû à des facteurs tel que la migration. Dans ce contexte, les «áreas compactas» se composent d'un centre qui crée des innovations, et de régions latérales ou périphériques qui ensuite adoptent ces innovations et sont, pour leur part, plus conservatrices que le centre (1953/1968, vol. II, 989-990).

L'impact des traditions, expliqué en prenant l'exemple de la *poesía tradicional*, a son origine dans des genres de l'*oral poetry*, où la transmission s'accompagne d'une variation permanente: tradition et variation se présentent comme deux faces d'une même médaille. Un *romance* ou un *cantar de gesta* se compose d'une multitude d'éléments et de traditions, qui sont variés dans la *performance*. Dans le domaine discursif de la littérature, ce manque de fixité paraît inhabituel, et c'est pourquoi la conception pidalienne d'une poésie basée sur la tradition et la variation a été fortement critiquée par l'«escuela individualista», qui a considéré les œuvres littéraires comme des créations uniques d'un auteur (1942/[9]1991, 442). Le manque de fixité des *romances*

correspond, toutefois, à de nombreux genres textuels et types de textes non littéraires, qui ne sont pas tout tracés et offrent une place relativement importante à des variations. Mais ce qui est décisif, c'est que dans sa description de la *poesía tradicional*, Menéndez Pidal détecte les caractéristiques essentielles des traditions discursives.

Si l'on considère les genres textuels et types de textes comme des combinaisons de traditions discursives consolidées historiquement, les genres littéraires tels que le *romance* et le *cantar de gesta* sont également constitués de traditions discursives. Ainsi, on peut également mettre en rapport le changement et la variation de ces textes avec la variabilité et la variation du savoir traditionnel-discursif. Pour cette raison, de nombreuses observations concernant les *romances* ne sont pas seulement applicables à la conception et la transmission de types de textes, mais aussi au domaine du savoir traditionnel-discursif en général. Car les pensées de Menéndez Pidal concernant le traditionalisme des *romances* ont pour thème l'empreinte culturelle des textes et, de la sorte, sont toujours aussi des réflexions générales sur le fait que les traditions discursives sont inhérentes aux discours et aux produits textuels. Comme les *romances* (et d'autres genres de l'*oral poetry*) sont, de plus, des textes non fixes, les explications de Menéndez Pidal ne s'appliquent pas, en premier lieu, à l'aspect du texte en tant que produit (*ergon*), mais surtout à l'aspect de l'*energeia* en tant que «creación tradicional», et donc au discours.

Pour la tradition et le traditionalisme, la tension entre la créativité individuelle et la communauté est fondamentale. Les traditions linguistiques et les traditions des *romances* en tant que savoir traditionnel-discursif ont en commun qu'elles sont toujours assurées, en tant que transmission de savoir et de pratiques et en tant que «actividad colectiva tradicional» (1926/[8]1976, 532), par un groupe ou une communauté. Mais en même temps, une tradition est toujours cultivée par des individus et se compose de nombreux actes créateurs individuels, qui reposent sur un «espíritu de la colectividad» (1942/[9]1991, 455): l'acteur individuel agit toujours en tant qu'individu et en tant que membre d'un groupe (cf. aussi 1945, 196). Une création nouvelle ou innovation ne peut devenir une tradition que si de nombreux locuteurs l'adoptent. Si une telle innovation est adoptée par des acteurs suffisamment nombreux, elle entre, en tant que variante, dans la tradition, et la change dans sa totalité.

Le traditionalisme est donc une interaction d'actes individuels de créativité au sein d'un «cuerpo social» et forme un système émergent où le tout est plus que la simple somme de ses composants.

4.3. Fixité, variation, visibilité

Pour caractériser les traditionalismes, on peut déduire du *tradicionalismo pidaliano* les critères de fixité, variation et visibilité.

En décrivant les traditions linguistiques et la *poesía tradicional*, Menéndez Pidal, à plusieurs reprises, aborde l'influence des acteurs en tant que détenteurs des traditions, et la fixité des traditions. Ce faisant, il introduit un critère quantitatif, à savoir la taille du groupe ou de la communauté qui détient une tradition (1942/[9]1991, 459). Ainsi, les traditions pratiquées par beaucoup d'acteurs changent assez lentement. L'individu contribue relativement peu à la tradition dans son ensemble, beaucoup doivent adopter les innovations pour qu'elles s'imposent, et, par conséquent, il y a comparativement peu d'innovations qui ne s'imposent que lentement. En revanche, les traditions pratiquées par un petit groupe sont plus variées et changent plus vite : l'acteur individuel a plus d'influence, les innovations d'un individu s'imposent plus facilement et plus vite.

Étant donné que les communautés linguistiques comprennent, en règle générale, bien plus d'acteurs qu'une tradition discursive, les traditions idiomatiques sont souvent moins variées et changent plus lentement que les savoirs traditionnels-discursifs. Seuls certains membres d'une communauté linguistique maîtrisent les traditions discursives, en particulier les traditions des genres littéraires. Dans ce groupe, qui est beaucoup plus petit qu'une communauté linguistique, les innovations peuvent s'imposer plus facilement, et c'est pourquoi les traditions discursives, et les traditions littéraires en particulier, se caractérisent par une plus grande variabilité que les traditions linguistiques. Dans la littérature, le traditionalisme varie en fonction du genre. Moins le nombre d'acteurs qui pratiquent un genre littéraire et ses traditions est élevé, plus l'adoption des variantes, qui par la suite changent une tradition entière, est facile. De cette manière, selon Menéndez Pidal, les *romances* sont intégrés dans des traditions plus fixes que les *cantares de gesta* parce que, en tant que formes courtes, ils sont pratiqués par plus d'acteurs que les plus longs *cantares*, qui sont transmis par l'assez petit groupe des *juglares*, en grande partie professionnels, au sein duquel les variantes s'imposent plus facilement.

Quant à la fixité et la variation des traditions, il s'ensuit, pour les deux traditionalismes de la parole, qu'un nombre d'acteurs plus élevé s'accompagne d'une plus grande fixité. En tant qu'« actividad social humana » (Menéndez Pidal 1945, 195) et activité traditionnelle, la parole est d'autant plus soumise à des régularités que le nombre d'acteurs est élevé. Étant donné que, la plupart du temps, les langues disposent d'une base d'acteurs bien plus grande que

les traditions discursives (et, en particulier, littéraires), les traditions idiomatiques se caractérisent, en général, par une plus grande fixité, une variation plus faible et une plus grande régularité.

Il existe une autre différence entre les traditions linguistiques et les traditions discursives qui peut se déduire de l'observation de Menéndez Pidal selon laquelle les traditions linguistiques représentent le seul traditionalisme qui soit constamment pratiqué par tous les membres d'un «cuerpo social» et qui inclut donc la totalité des énoncés (1926/[8]1976, 533). Les traditions linguistiques ne sont pas seulement maîtrisées et pratiquées *per definitionem* – elles constituent la *communauté* linguistique – par tous les membres de cette communauté, mais elles ont également la propriété d'être présentes dans chaque énoncé des membres de cette communauté, à moins qu'un locuteur ne choisisse une autre langue et, ce faisant, quitte temporairement, pour ainsi dire, la communauté linguistique. Lorsqu'on se penche, cependant, sur un groupement culturel qui maîtrise une tradition discursive particulière – que ce soit un exposé scientifique, un sermon ou un *cantar de gesta* –, les membres de ce groupe ne pratiquent cette tradition discursive que par moments et avec des interruptions. Tandis que les traditions idiomatiques marquent ainsi la totalité des énoncés d'un locuteur en tant que membre de la communauté linguistique, les traditions discursives ne se manifestent que partiellement dans les énoncés des acteurs qui maîtrisent cette tradition.

Une autre différenciation de Menéndez Pidal, dont il faudrait également vérifier si elle sert à distinguer des traditions discursives, consiste en la différence qu'il a formulée pour la *poesía tradicional* entre les «áreas compactas» continues et les «áreas dispersas» discontinues. En conséquence, un critère envisageable pour différencier les traditions discursives serait leur transmission continue ou discontinue et la question de savoir s'il est possible ou non de repérer un centre et une périphérie lors de la transmission.

Ce qui est étroitement lié au critère de la fixité, ce sont la variation et la richesse des variantes au sein des traditionalismes. Menéndez Pidal décrit la relation entre tradition et variante aussi bien dans la langue que dans la poésie. Quant à la langue, envisagée dans son histoire, sa richesse en variantes se révèle surtout dans les textes littéraires et non littéraires de la *época preliteraria*, dont la langue est encore plus riche que les dialectes actuels parce que, à cette époque, il n'existe pas encore de norme linguistique établie (1926/[8]1976, 515 et 526). Ainsi, le locuteur – et l'écrivain – dispose de nombreuses options et choisit dans l'inventaire des variantes «según el tono y la ocasión del discurso, según las influencias pasajeras que se entrecruzan en la miente mientras se produce el acto lingüístico» (1926/[8]1976, 526). En raison de cette diversité,

chaque mot a sa propre histoire, aussi bien en ce qui concerne la sémantique historique que le changement phonétique (1926/[8]1976, 530).

Pour la *poesía tradicional*, les variantes sont la forme d'existence conforme à ce genre (1953/1968, vol. I, 39). La récitation est toujours aussi, à différents degrés, une création nouvelle, et cette «re-creación colectiva» crée des variantes textuelles par lesquelles un *romance* ou un *cantar de gesta* se déplace continuellement dans l'espace et dans le temps (1953/1968, vol. I, 42). Les variantes adoptées acquièrent un caractère collectif et peuvent changer une tradition. Ces variantes ne sont pas entièrement libres, elles restent dans le cadre de modèles et se caractérisent à la fois par leur flexibilité et leur stabilité. En cela, on peut comparer la créativité des *romances* à la créativité linguistique: chaque individu parle d'une nouvelle façon, mais reste dans les limites du système de sa langue pour être compris, et, de manière analogue, l'interprète d'un *romance* aussi se conforme aux traditions de sa communauté afin d'assurer sa réception (1953/1968, vol. I, 44). Puisque, dans la langue et dans la *poesía tradicional*, les variantes restent dans un cadre stable, un intérêt central de la recherche consiste à détecter ce qu'il y a de commun et d'exemplaire dans les variantes et dans la marge de la variation, à savoir, plus concrètement, l'exemplaire aussi bien dans les produits textuels que dans les processus des changements sur lesquels reposent les différentes versions du texte (1953/1968, vol. II, 446-447).

En principe, les variantes peuvent être d'importance relativement égale ou alors nettement distinctes en termes de présence. Cela s'applique à l'histoire des langues, quand les variantes linguistiques jouissent d'un prestige différent et, pour cette raison, sont ‹élues› ou ‹destituées› par les locuteurs, ou alors quand un dialecte s'impose en tant que standard face aux autres dialectes qui, à l'origine, étaient d'importance égale. Mais les variantes dans la *poesía tradicional* aussi peuvent avoir un statut différent: une variante, par exemple, peut être choisie fréquemment comme base pour la *performance* grâce à sa qualité et, par conséquent, elle acquiert un caractère normatif parmi les variantes d'un texte (1953/1968, vol. II, 393). Si l'on applique cela aux traditions idiomatiques et aux traditions discursives, il devient évident que les variantes linguistiques et le rapport entre variété et histoire de la langue ont été intensément examinés dans la langue, tandis que le rapport entre la variante et les traditions discursives ou plutôt entre la variation des traditions discursives et l'histoire des types de textes n'a pas encore été traité. C'est pour cela qu'un des champs d'action de la recherche concernant les traditions discursives consiste à examiner, en s'appuyant sur des exemples concrets, le rôle que jouent les espaces de la variation et la richesse en variantes pour l'histoire des types de textes et des genres (cf., dans le contexte du débat sur la «New Philology»,

pour laquelle le concept de la variation est d'importance primordiale, Raible 1997, 130-133 et 138-140).

Menéndez Pidal a encore mis l'accent sur une autre particularité des traditions linguistiques et de la *poesía tradicional*, à savoir le phénomène de l'« estado latente ». Au niveau de la langue, cela veut dire que des traditions idiomatiques, qui semblent soudainement apparaître à un moment donné dans l'histoire de la langue, existent en vérité depuis longtemps déjà, mais n'ont pas trouvé leur place dans la tradition écrite et sont donc restées « latentes ». De ce point de vue, le regroupement d'innovations individuelles dans un « corriente general » et la naissance de tendances dans le changement linguistique semblent un processus de longue haleine de la « convivencia » de formes concurrentes (1926/[8]1976, 537), qui ne se reflètent pas dans la tradition écrite, mais qui peuvent être tout au plus partiellement reconstruits sur la base des textes transmis (1926/[8]1976, 531 et 537).

Cet « estado latente » ne caractérise pas seulement les traditions idiomatiques, mais aussi la *poesía tradicional* et il est, selon Menéndez Pidal, typique de beaucoup d'activités collectives et traditionnelles. De même que le latin parlé et les jeunes langues romanes ont un « estado latente » de longue durée, puisqu'ils ne sont quasiment pas documentés par écrit, la littérature en jeune langue vulgaire est invisible pendant longtemps : ni les thèmes, ni les formes, ni la structure du texte, ni la langue – latin parlé tardif, jeune langue romane – ne correspondent aux normes de la poésie latine érudite et les *clerici* les excluent de la tradition écrite (1942/[9]1991, 431*sq.*). Menéndez Pidal réfute l'idée selon laquelle la poésie est postérieure à la formation des langues romanes car, pour lui, la formation des traditions linguistiques et le développement des traditions culturelles de la poésie – les traditions discursives des locuteurs du *romance* – sont inséparablement liés dans un processus à la fois linguistique et culturel. Si l'on transfère cela aux traditions discursives, la question se pose de savoir dans quelle mesure les traditions discursives, en tant qu'entité collective et culturelle, ont aussi un « estado latente ». Cette problématique ne se limite en aucun cas à l'histoire culturelle éloignée dans le temps, mais elle est également pertinente pour la naissance de traditions discursives plus récentes dans des contextes médiatiques actuels qui changent rapidement.

4.4. Tradition, système, norme

On trouve chez Coseriu deux autres points de départ importants pour le concept de la tradition : d'une part, le rapport entre la tradition et le système et, de l'autre, la clarification de la notion de tradition à la lumière de la différenciation entre système et norme.

Ce qui est décisif pour l'idée de la tradition, ce sont l'historicité et la dynamique de la langue: l'activité de parler en tant qu'*energeia* fait que la liberté d'expression des locuteurs peut continuellement créer du nouveau, qui devient une habitude et s'intègre dans le système des traditions linguistiques (Coseriu 1958/1974, 92). C'est pourquoi la culturalité de la langue s'explique par son traditionalisme: la parole est une activité culturelle parce qu'elle crée du nouveau que l'on peut apprendre et transmettre (Coseriu 1958/1974, 92 et 1988, 69).

Ainsi, la langue comprend deux types d'histoires culturelles: l'histoire des traditions linguistiques de l'objet culturel qu'est la langue, et l'histoire des traditions discursives qui choisissent des traditions linguistiques et en forment des textes, en tant qu'histoire culturelle au second degré. De manière analogue à l'historicité primaire des langues, qui enrichit le monde à travers des signes, et à l'historicité secondaire des traditions discursives, qui, à partir de là, crée des discours et des textes ancrés dans l'histoire (cf. Albrecht 2003, 50, Kabatek 2015), on peut postuler deux types de traditionalisme: le traditionalisme primaire du savoir idiomatique en tant que matériel linguistique pour la constitution de textes et, fondé sur ce dernier, le traditionalisme secondaire des traditions discursives, qui, selon des normes culturelles, fait un choix dans le répertoire linguistique et décide quels moyens linguistiques entrent ou non dans un texte en tant qu'exemplaire d'un genre ou d'un type de texte.

L'historicité culturelle des deux traditions se reflète, de plus, dans le fait que Coseriu (1988, 65) considère les trois niveaux du langage, ainsi que les règles et traditions qui leur sont attribuées, comme composants d'une compétence linguistique culturelle. Cette vision de la tradition est confirmée par des définitions actuelles proposées par la linguistique et les sciences culturelles, qui conçoivent la culture comme la somme des traditions par lesquelles une communauté se caractérise et se distingue par rapport à d'autres collectifs (cf. Gardt 2003, 271, Vierhaus 1995, 8 et 13, Linke 2003, 43).

Ce qui est essentiel pour l'évolution de traditions linguistiques, c'est que la création du nouveau soit en même temps la continuation d'une tradition, de manière que la langue permette aux locuteurs de «surmonter la tradition tout en la poursuivant» («die Tradition zu überwinden, während sie sie fortführen»; Coseriu 1958/1974, 185). Explorer le changement linguistique signifie donc montrer de quelle façon la liberté d'expression des locuteurs s'intègre dans le cadre fourni par la tradition. Le changement linguistique commence donc par une innovation ponctuelle, qui est créée à l'intérieur du système du langage par l'acte créatif d'un individu. Ces actes créatifs permettent de verbaliser de nouvelles pensées également d'une nouvelle manière, de sorte

que la parole en tant qu'activité ne s'épuise pas dans l'adaptation d'habitudes linguistiques préexistantes (Coseriu 1958/1974, 92). Ainsi, Coseriu reprend l'idée, déjà citée, de Menéndez Pidal, selon laquelle la tradition et la structure de la langue s'engrènent, la tradition précédant la structure (1954, 187). Dans ce contexte, Coseriu est d'accord avec la primauté de l'historique sur le systématique formulée par Menéndez Pidal, mais il critique l'opposition implicitement présupposée entre système et tradition, et radicalise cette idée:

> La langue n'est pas d'abord système et ensuite tradition, ou l'inverse, mais elle est en même temps et à chaque instant «tradition systématique» et «système traditionnel».
>
> (Die Sprache ist nicht zuerst System und dann Tradition oder umgekehrt, sondern sie ist gleichzeitig und in jedem Augenblick «systematische Tradition» und «traditionelles System») (Coseriu 1958/1974, 184).

Étant donné que la langue est un «système traditionnel», la transformation du nouveau en tradition, qui succède à l'innovation créative, fournit la clé pour comprendre l'historicité dynamique de la langue. Le développement progressif du nouveau vers une «tradition systématique» représente ainsi le cœur de l'intérêt linguistique. Le fait de se focaliser sur la naissance des traditions implique que l'on conçoive le changement linguistique moins comme une divergence par rapport à ce qui existe déjà, que, en inversant la perspective, comme une fixation de traditions (Coseriu 1958/1974, 91).

L'abrégé que Coseriu a formulé pour le changement linguistique s'applique, *grosso modo*, également au changement des traditions discursives. Tout comme les innovations linguistiques remontent à des actes de langage individuels, les innovations dans le savoir traditionnel-discursif sont dues à la créativité de chaque individu et se répandent, par la suite, par adoption dans des groupements culturels ou au-delà d'eux. Les traditions linguistiques et les traditions discursives ont en commun le fait que la transformation d'innovations en traditions s'accompagne d'un processus d'ajustement dans le système des traditions préexistant. Néanmoins, dans le cas des traditions discursives, il ne s'agit pas d'un système construit de manière analogue à celui de la langue. De nouvelles traditions discursives sont plutôt intégrées dans les ensembles traditionnels des univers discursifs et donc dans le budget communicatif («kommunikativer Haushalt» d'après Luckmann 1988; 1997).

De même, le constat selon lequel on ne peut comprendre le changement linguistique que dans sa dualité en tant qu'innovation et continuité de traditions, s'applique de manière analogue aux traditions discursives. Au niveau du savoir traditionnel-discursif, le changement ne se comprend vraiment que si l'on ne le conçoit pas de façon unilatérale comme modification, mais, en

inversant la perspective, comme consolidation et entretien de traditions: de ce point de vue, le traditionnel établit un équilibre avec les diverses variations auxquelles la parole est soumise dans les différentes situations de communication. Dans le cas du changement linguistique, le plus grand intérêt ne porte pas, selon Coseriu, sur la naissance de l'innovation, mais plutôt sur la transformation de l'innovation en tradition. Lorsqu'on compare les deux traditionalismes, il se pose la question de savoir si ce choix de priorités s'applique, de manière analogue, aux traditions discursives, ou si, dans le cas du savoir traditionnel-discursif, l'innovation individuelle n'a pas un statut différent et si l'on devrait donc, face à la transformation en tradition, la revaloriser et la mettre davantage en évidence dans le contexte de la linguistique à vocation culturelle.

De plus, la différenciation entre le système et la norme aide à élucider la nature de la tradition linguistique. Tandis que le système comprend les possibilités d'un discours compréhensible, la norme représente la somme des réalisations usuelles dans une langue.

> Le système contient les *formes idéales* de réalisation d'une langue, c'est-à-dire la technique et les règles du savoir-faire linguistique correspondant; la norme, les *modèles déjà réalisés* historiquement avec cette technique et selon ces règles. De cette manière, le système représente la *dynamicité* de la langue, *sa façon de se faire*, et, par conséquent, sa possibilité d'aller plus loin que ce qui a déjà été réalisé; la norme, en revanche, correspond à la *fixation* de la langue en modèles traditionnels [...][2].
>
> (Das System umfasst die *idealen* Realisierungs*formen* einer Sprache, das heißt, die Technik und die Regeln des entsprechenden Sprachschaffens; die Norm, die mit dieser Technik und nach jenen Regeln *bereits realisierten Muster.* Auf diese Weise stellt das System die *Dynamik* der Sprache dar, die *Art und Weise ihres Werdens*, und folglich ihre Möglichkeit, über das bereits realisierte hinauszugehen; die Norm dagegen entspricht der *Fixierung* der Sprache in traditionellen Mustern [...] (Coseriu 1958/1974, 47*sq.*, souligné dans l'original).

Ainsi, les formes de réalisation du système dynamique sont confrontées à la norme en tant que somme des modèles traditionnels déjà réalisés. Coseriu aborde cette différenciation par le biais de la réalisation et oppose les « formes idéales de réalisation » aux « modèles déjà réalisés ». Cependant, on peut également orienter cette différenciation plus fortement en fonction de la tradition, car la définition cosérienne indique clairement que le concept de la tradition joue un rôle différent pour le système et pour la norme. Les possibilités du système, par exemple, constituent des manières de parler qui peuvent se

---

2 Traduction par Thomas Verjans (2007), livre-e, chapitre 2, p. 13: ‹ http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html ›.

transformer en traditions, et donc des traditions *potentielles*. En revanche, les réalisations habituelles de la norme sont des traditions existant déjà et donc *actuelles*: les traditions de la norme sont définies par le fait qu'elles ont déjà été réalisées et transmises.

Le phénomène de créations systématiques qui violent la norme (*ich nehmte* au lieu de *ich nahm*) conduit à une autre caractéristique des traditions linguistiques. Selon Coseriu, «en temps de tradition faible et de déclin culturel» («in Zeiten schwacher Tradition und kulturellen Verfalls»; 1958/1974, 117), des violations de la norme, qui sont établies dans le système, ont des possibilités accrues de se propager. Coseriu interprète l'intégration facile et rapide d'innovations non conformes dans le savoir traditionnel comme faiblesse des traditions, tandis que des innovations possibles dans le système, mais non conformes, rebondissent, en quelque sorte, sur des traditions fortes. Si l'on conçoit le «déclin culturel», notion à travers laquelle Coseriu exprime un jugement de valeur, comme une réorientation d'hégémonies culturelles et donc comme une période de transition entre des centres de culture (linguistique), l'idée d'une distinction entre des traditions «faibles» et «fortes» persiste. Étant donné que la force et la faiblesse des traditions constituent un continuum, on pourrait parler ici – en utilisant une formule plus neutre – d'une marge de manœuvre plus ou moins grande, qui existe au sein d'une tradition pour des variations, ou alors d'une fixation plus ou moins forte des traditions.

Si l'on considère que le système linguistique est un agencement de structures et de paradigmes, il devient vite évident que les traditions discursives ne sont pas «systématiques» de la même manière. Dans le cas des traditions discursives, puisqu'elles n'ont pas de caractère systématique, il n'existe pas de «système de possibilités» comparable, mais seulement la «norme» au sens des modèles de la parole traditionnels, culturels et réalisés préalablement. Cette différence se manifeste également dans le fait que les traditions discursives font, certes, souvent partie d'un type de texte ou d'un genre, mais qu'elles peuvent également fonctionner «pour elles-mêmes» en tant que traditions autonomes, ce qui est le cas, par exemple, des formules de politesse en tant que traditions pour saluer ou pour ouvrir un dialogue. Même des traditions discursives étroitement intégrées dans un genre clairement défini, comme le sonnet, par exemple, n'ont jamais le même niveau d'intégration systématique qu'une tradition idiomatique.

Cette absence d'un système homologue à la *langue* ne signifie cependant pas que les traditions discursives ne forment pas des unités majeures avec une organisation interne. Ainsi, les traditions discursives sont des éléments du

«budget communicatif» («kommunikativer Haushalt»; cf. Luckmann 1988, 282; 1997, 12-14) d'une communauté culturelle et, à l'intérieur de ce budget, elles forment des ensembles structurés qui font partie de différents univers de discours et qui, grâce à ces appartenances, sont dotés d'un ordre. Malgré tout, cet agencement traditionnel-discursif n'a pas de caractère systématique au sens de la *langue*. Un regard sur les jugements des locuteurs associés aux niveaux du langage souligne cette différence (Coseriu 1988, 88-89). Dans ce modèle, le niveau idiomatique ou historique est associé au jugement de la correction, tandis qu'au niveau individuel, on juge des énoncés selon le critère de l'adéquation. Pour maîtriser une langue, il faut donc non seulement que le locuteur maîtrise des traditions idiomatiques isolées, mais qu'il dispose aussi d'un savoir idiomatique interconnecté de façon systématique; lui seul lui permet de satisfaire au critère de la correction associé aux langues (Coseriu 1988, 89). La maîtrise d'un très grand nombre de traditions discursives issues d'un univers de discours contribue, certes, à ce que le locuteur puisse satisfaire au critère du discours adéquat et approprié, mais la maîtrise de traditions discursives isolées peut également assurer cette adéquation. Voici un exemple: un homme d'affaires allemand qui veut négocier en espagnol avec des partenaires argentins doit maîtriser de manière systématique les traditions idiomatiques de l'espagnol pour avoir du succès dans une situation donnée, mais il n'est pas nécessaire qu'il maîtrise toutes les traditions discursives du dialogue commercial dans l'espace culturel argentin pour parler de manière adéquate dans une situation concrète. Par conséquent, tandis que le savoir idiomatique est un savoir-parler selon la tradition d'une communauté, les traditions discursives sont, en quelque sorte, un savoir-parler selon les traditions exigées par une situation de communication donnée.

Même si l'on ne peut pas appliquer la distinction entre système et norme au savoir traditionnel-discursif, le critère de la fixation variable caractérise les deux traditionalismes. Les traditions discursives aussi peuvent être plus ou moins fixées et offrent des marges de manœuvre plus ou moins grandes, ce qui est également en relation avec les univers de discours auxquels elles appartiennent. Les traditions discursives dans le domaine du droit ou de la religion, par exemple, sont beaucoup plus fixées que celles qui règnent dans l'univers de discours de la littérature ou du quotidien linguistique. En conséquence, la remarque suivante s'applique aux deux traditionalismes: moins une tradition est fixée, plus elle garde de marge de manœuvre et plus les créations qui violent la norme linguistique ou la norme traditionnelle-discursive feront facilement et fréquemment partie du savoir traditionnel.

4.5. Tradition et identité

Le savoir idiomatique et le savoir traditionnel-discursif possèdent, en tant qu'ensemble de connaissances, un caractère historique, traditionnel, social et collectif. Le caractère social de ce savoir implique qu'il est actuellement utilisé dans la communauté linguistique (Coseriu 1958/1974, 52). Dans cette communauté linguistique, les individus «en tant que membres de communautés historiques» («als Glieder historischer Gemeinschaften») pratiquent des traditions de la parole (1958/1974, 38). Les traditions créent la communauté et en garantissent le maintien (cf. également Garatea Grau 2005, 76). Le fait de parler selon des traditions implique que les locuteurs sont, en principe, disposés à utiliser la langue de la communauté linguistique dont ils font partie, car ils conçoivent ces habitudes linguistiques comme les leurs et les adoptent. Cette disposition résulte de l'historicité de l'Homme, qui conçoit les traditions linguistiques comme partie de son identité (Coseriu 1958/1974, 59). Le «savoir-parler selon la tradition d'une communauté» («Sprechenkönnen gemäß der Tradition einer Gemeinschaft») trouve son expression positive dans le fait que le locuteur connaît et utilise les traditions de sa langue, et il trouve son expression *ex negativo* dans le fait que le locuteur considère comme étrangères des formes qui ne font pas partie de la tradition de son savoir-parler (1958/1974, 38 et 50). De plus, le traditionalisme de la parole est déterminé par l'universel de l'altérité. Puisque, si un locuteur, afin d'être compris, parle comme les autres, cette altérité a toujours une dimension historique: le fait de parler comme les autres implique que l'on parle de la même manière que l'on parlait déjà avant (1958/1974, 60).

Selon Coseriu, un pilier de la force créatrice d'identité des traditions linguistiques consiste dans la particularité que, dans une perspective diachronique, la langue est un «agencement de modes linguistiques traditionnels» («Gefüge von traditionellen sprachlichen Modi»; 1958/1974, 41), qui sont transmis dans la communauté linguistique, tandis que, dans une perspective synchronique, elle est un agencement de modes d'expression communs et «actuels». Dans ce contexte, le traditionalisme et l'actualité ne forment pas un contraste, parce que leurs caractéristiques communes actuelles reposent justement sur la transmission des modes d'expression linguistiques. Dans cette perspective, les traditions contribuent, à double titre, à former la communauté: d'abord, à travers la transmission qui fait des locuteurs une communauté d'acteurs qui perpétuent les traditions et, en second lieu, à travers l'actualité des habitudes linguistiques dans la communication linguistique, qu'ils pratiquent en communauté. C'est pourquoi les traditions linguistiques

suscitent l'esprit de communauté, tant par la transmission ancrée dans la tradition que par l'actualité qui la caractérise.

Le fait de parler selon des traditions discursives peut également être considéré comme entité anthropologique générale : le locuteur utilise les traditions discursives des groupements culturels dont il fait partie, et il identifie les traditions discursives d'autres groupements culturels comme étrangères. En principe, les groupements qui portent et pratiquent des traditions discursives sont – contrairement aux *communautés* linguistiques constituées par la tradition linguistique – des configurations sociales souples, qui se superposent de diverses façons et qui, seulement dans des cas exceptionnels, forment un collectif clairement différenciable, dont on peut raconter l'histoire. Il résulte de cette structure des configurations culturelles et sociales, en contraste avec la communauté linguistique, une autre particularité des traditions discursives, qui les distingue des traditions idiomatiques : leur discontinuité potentielle. C'est-à-dire que les traditions discursives que l'on n'a pas pratiquées pendant une période prolongée peuvent être réactivées et disposent, en ce sens, d'un traditionalisme potentiellement transhistorique. On peut citer comme exemple les modèles de pensée de l'Antiquité qui sont réactualisés et imités à la Renaissance (cf. Cremer 2015). Il résulte de ce caractère transhistorique des traditions discursives une autre particularité des groupements traditionnels-discursifs. Tandis que les communautés linguistiques se manifestent toujours, par la continuité du traditionalisme idiomatique, comme des communautés qui existent sans interruption, les groupements culturels, qui portent et transmettent les traditions discursives, peuvent se constituer de manière discontinue et enjamber des interruptions temporelles. Les érudits et les poètes de l'Antiquité et ceux qui les ont redécouverts à la Renaissance, par exemple, peuvent être perçus comme un groupement culturel qui pratique des traditions littéraires-culturelles de la rédaction de textes à travers le temps et l'espace. Mais, bien que les traditions discursives ne *forment* pas de communautés, comme le font les langues, mais s'appuient sur des communautés culturelles préexistantes, elles entraînent un renforcement des groupements culturels. Car, à l'instar des habitudes linguistiques, les traditions discursives, en tant que techniques pratiquées actuellement, contiennent à la fois les valeurs de la transmission et celles de l'actualité. Les locuteurs vivent les traditions discursives comme savoir qu'ils ont transmis en commun, et ils vivent le fonctionnement actuel des traditions discursives dans la communication. Ces deux aspects renforcent l'union de la configuration culturelle et assurent ainsi sa durée.

4.6. Tradition et modèle

Le fait d'exploiter la notion de tradition dans le cadre du *tradicionalismo pidaliano* et du système cosérien constitue une possibilité de préciser la notion de tradition. Il existe une autre possibilité qui consiste à comparer la tradition et le traditionalisme avec des notions apparentées. Nous l'esquisserons ici avec la notion de «Muster» (modèle), que Heringer (1974, 20*sq.* et 38*sqq.*) a déjà rendue éminente en linguistique allemande et ce, en suivant l'exemple de Wittgenstein. Selon Gardt, une préoccupation fondamentale de la linguistique orientée vers la culture consiste à faire ressortir ce qui sert de modèle dans les différents usages de la langue (cf. Gardt 2012a, 299). Dans ce contexte, on entend par modèles des formations transphrastiques de textes et de parties de textes qui, au-delà du texte singulier, caractérisent la conception linguistique de textes en tant que réalisations de types, et qui, grâce à cela, disposent d'un caractère transindividuel (Gardt 2007, 31*sq.* et 2012a, 299). À cet égard, on considère la concentration sur ce qui sert de modèle dans la conception linguistique comme l'axe essentiel qui garantit à l'analyse du discours l'enracinement dans la langue et donc l'identité linguistique («linguistische Identität»; Gardt 2007, 42 et 43). C'est pour cela que, dans les réflexions de Gardt, l'accent est mis sur le rôle que le modèle joue dans la linguistique du discours, et il entend par cela des modèles textuels qui se manifestent de manière récurrente dans le corpus (virtuel) d'un discours.

Si l'on compare les concepts de modèle et de tradition, on constate que tous les deux représentent des entités interindividuelles qui vont au-delà de l'acte de langage singulier et qui surgissent ou sont appliquées de manière récurrente. La différence réside dans le fait qu'une tradition est toujours historique, tandis qu'un modèle peut être aussi bien historique qu'universel: les modèles peuvent changer, mais la notion n'implique pas forcément un changement essentiel dans le temps. On peut donc considérer, par exemple, aussi bien le *turn-taking* universel que les techniques d'ouverture et de clôture d'une lettre privée, qui sont fortement conditionnées par l'histoire et la culture, comme des modèles de la conception textuelle. Une autre différence entre les deux notions devient évidente si l'on prend en considération le fait que les modèles sont quelque chose que l'on cherche et trouve dans des textes – ce n'est pas un hasard si l'on parle de «reconnaissance de modèle» («Mustererkennung»). Tandis que les traditions sont donc quelque chose que l'on applique, les modèles sont quelque chose que l'on détecte et identifie dans des textes et discours: les modèles sont les traces de l'exercice d'une tradition.

On peut en tirer deux conclusions (pour l'instant). D'une part, la tradition est le concept supérieur au modèle, car la tradition se compose de modèles

que l'on applique et que l'interlocuteur reconnaît et associe à une tradition de conception des textes. De l'autre, dans la recherche, la différenciation (implicite) entre modèle et tradition semble s'accompagner de la différence entre *dynamis* et *ergon*: tandis que la tradition est liée à la *dynamis*, le modèle se présente comme une entité qui se manifeste dans un texte en tant que *ergon* que le linguiste reconnaît dans les textes et discours et qu'il extrait à l'aide d'une interprétation linguistique. Tandis que c'est le locuteur qui exerce une tradition, le modèle naît, pour ainsi dire, dans l'œil de l'interprète. La superposition des notions de modèle et de tradition, que personne n'avait abordée jusqu'à présent et que nous n'avons mentionnée que brièvement ici (à suivre), démontre que l'analyse comparative de concepts du transindividuel peut également contribuer à élucider le double traditionalisme des textes et des discours.

5. Conclusions

La théorie des traditions textuelles et discursives, qui est marquée par la romanistique et qui s'est développée à partir de la « Linguistik des Sprechens » (linguistique de la parole) de Coseriu, choisit comme point de départ la *parole* et donc le procédé inductif et sémasiologique d'une analyse *bottom-up*. Toute proche des choses, elle reconstruit l'activité du discours, qui se manifeste dans la parole, et son produit, le texte, dans son appartenance à des traditions qui sont plus ou moins flexibles et changent dans différentes dynamiques, et que l'on peut, à leur tour, associer à différents univers de discours. Dans la mesure où nous sommes encore loin d'avoir, même approximativement, une vue d'ensemble des points communs et des interdépendances variés entre les différentes traditions textuelles et discursives, les limites de cette approche de recherche sont loin d'être toutes exploitées; mais elles devraient se situer là où les rapports entre les traditions ne sont plus perceptibles de façon significative ou n'existent probablement même pas.

Simultanément et sur la base de la notion de discours de Foucault, un tout autre axe de recherche s'est développé, d'abord en France et puis en Allemagne, dans ce pays, cependant, beaucoup plus dans les études germaniques que romanes. Entre-temps, celle-ci ne s'appelle plus, comme c'était le cas en France, analyse du discours (*Diskursanalyse*), mais linguistique du discours (*Diskurslinguistik*) – et ce, avec un jeu de mots, « Diskurslinguistik nach Foucault » – (« linguistique du discours [d']après Foucault », Warnke 2007), et, depuis peu, elle veut également s'établir comme une « angewandte Diskurslinguistik » (linguistique appliquée du discours) en tant que discipline (Roth/Spiegel 2013). Cette linguistique du discours signale une capacité de

se rattacher aux nombreuses variantes de l'analyse du discours, telles qu'elles se sont établies depuis longtemps dans les sciences historiques, littéraires et sociales, par exemple (Wrana *et al.* 2014; cf., à cet égard, Lebsanft 2015). En interprétant Foucault d'une manière critique ou en le «préparant» à des buts linguistiques, ils choisissent comme point de départ le discours – tout comme Bußmann ([3]2002; [4]2008) le fixe sur le plan terminologique dans le passage que nous avons déjà cité au début – en tant que corpus textuel conçu et délimité, dans un sens très large, par son contenu ou son thème, et donc de manière onomasiologique. Celui-ci peut se manifester de manière «transtextuelle», dans des types de textes et genres textuels très différents (Busse/Teubert 1994, 14; cf. Spitzmüller/Warnke 2011, 82). Ce qui est central pour cette notion de discours, c'est «le savoir collectif de certaines cultures ou de certains collectifs qui accompagne les activités et stratifie sur le plan social» («das handlungsbegleitende und sozial stratifizierende kollektive Wissen bestimmter Kulturen und Kollektive»; Spitzmüller/Warnke 2011, 8). La linguistique du discours de ce type promet donc, en quelque sorte, d'après le procédé déductif de l'analyse *top-down*, de remplir les transitions entre les «choses» et les «mots», déterminés par des systèmes de connaissance (Foucault 1966), et de tenir compte également, à cet égard, «du dernier niveau» («letzte Stufe») chez Foucault, que celui-ci exclut de ses réflexions: le niveau du texte matériel. Entre-temps, le programme de recherche correspondant dispose d'instruments heuristiques qui impressionnent par leur élaboration et qui saisissent de manière systématique les différents niveaux d'une analyse menée dans le cadre de la linguistique du discours. À cet égard, citons par exemple la grille d'analyse dédiée à la sémantique textuelle (TexSem) développée par Gardt depuis 2002, qui sert à retrouver la signification dans un texte ou discours (cf. Gardt 2002, 128-129; 2008, 207-210; 2012b, 64-67 et 2013, 48-50) et la «Diskurslinguistische Mehr-Ebenen-Analyse» (DIMEAN) de Warnke/Spitzmüller, apparentée au schéma mentionné auparavant (2008, 23-45; sous une forme révisée dans Spitzmüller/Warnke 2011, 197-201). Quant à la «mise en page» de la méthode mentionnée en dernier lieu, les «acteurs» constituent la charnière entre les différents textes analysés de manière «intratextuelle» et les structures «transtextuelles» examinées de manière globale, qui reprennent des connaissances culturelles et sociales (Spitzmüller/Warnke 2011, 136 et 201).

En y regardant de plus près, on constate que l'analyse intratextuelle de la linguistique du discours se sert de méthodes issues de la linguistique textuelle tout à fait classiques et marquées de façon rigide, pour ainsi dire, par le structuralisme. Il n'est pas impensable que, quant aux deux points, les idées de la romanistique concernant la flexibilité et la dynamique des traditions textuelles et discursives ainsi que leur enchâssement dans des champs environ-

nants extralinguistiques, puissent approfondir un domaine d'échange linguistico-culturel, interdisciplinaire et fructueux. À l'inverse, la recherche sur les traditions discursives peut également profiter de la méthodologie de l'analyse du discours. Les deux disciplines ont en commun, par exemple, d'examiner des modèles et des techniques de la conception des discours à l'intersection entre langue et savoir dans le respect des groupements culturels. Une différence entre les deux approches consiste dans le fait que l'analyse du discours attache une importance majeure aux négociations linguistiques, car elle conçoit le discours toujours comme représentation *et* motivation d'une interaction linguistique à propos de sujets importants pour la société (cf. Gardt 2007). Ce faisant, l'analyse du discours met plus l'accent sur l'aspect de l'activité (*energeia*) que sur la recherche sur le savoir traditionnel-discursif qui se concentre sur la *dynamis* et sur l'interaction des connaissances. C'est pourquoi le souhait d'élargir la recherche sur les traditions discursives aux acteurs et à leurs actions peut profiter des méthodes de l'analyse du discours ou de la linguistique du discours spécialisées dans les processus de négociation. De ce point de vue, le rapport entre la recherche sur les traditions discursives et l'analyse du discours est celui d'une parenté riche en tensions et en productions au sein d'une linguistique orientée vers la culture.

Université de Bonn — Franz LEBSANFT
Université de Kassel — Angela SCHROTT

6. Bibliographie

Albrecht, Jörn, 2003. «Können Diskurstraditionen auf dem Wege der Übersetzung Sprachwandel auslösen?», in: Aschenberg, Heidi / Wilhelm, Raymund (ed.), *Romanische Sprachgeschichte und Diskurstraditionen.* Akten der gleichnamigen Sektion des XXVII. Deutschen Romanistentages, Tubingue, Narr, 37-53.

Aschenberg, Heidi / Wilhelm, Raymund (ed.), 2003. *Romanische Sprachgeschichte und Diskurstraditionen.* Akten der gleichnamigen Sektion des XXVII. Deutschen Romanistentages, Tubingue, Narr.

Assmann, Aleida, [5]1997. «Gedächtnis, Erinnerung», in: Bergmann, Klaus *et al.* (ed.), *Handbuch der Geschichtsdidaktik*, Seelze-Velber, Kallmeyer, 33-37.

Bally, Charles, 1932 / [4]1965. *Linguistique générale et linguistique française*, Paris/Bern, Leroux/Francke.

Barthes, Roland, 1966. «Introduction à l'analyse structurale des récits», *Communications* 8, 1-27.

Benveniste, Émile, 1954 [1976]. «Tendances récentes en linguistique générale», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 3-17 (d'abord: *Journal de psychologie normale et pathologique*, 47-51, 130-145).

Benveniste, Émile, 1956a [1976]. «La nature des pronoms», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 251-257 (d'abord in: Halle, Morris *et al.* [ed.], *For Roman Jakobson.* Essays on the Occasion of his Sixtieth Birthday, 11 October 1956, Den Haag, Mouton, 34-37).

Benveniste, Émile, 1956b [1976]. «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 75-87 (d'abord: *La Psychanalyse* 1, 3-16).

Benveniste, Émile, 1959 [1976]. «Les relations de temps dans le verbe français», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 237-250 (d'abord: *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 54, 69-82).

Benveniste, Émile, 1970 [1981]. «L'appareil formel de l'énonciation», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 79-88 (d'abord: *Langages* 17, 12-18).

Brinker, Klaus *et al.* (ed.), 2000-2001. *Text- und Gesprächslinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, Berlin/New York, De Gruyter, 2 vol.

Busse, Dietrich / Teubert, Wolfgang, 1994. «Ist Diskurs ein sprachwissenschaftliches Objekt? Zur Methodenfrage der historischen Semantik», in: Busse, Dietrich / Hermanns, Fritz / Teubert, Wolfgang (ed.), *Begriffsgeschichte und Diskursgeschichte. Methodenfragen und Forschungsergebnisse der historischen Semantik*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 10-28.

Bußmann, Hadumod, 1983, [2]1990, [3]2002, [4]2008. *Lexikon der Sprachwissenschaft*, Stuttgart, Kröner.

Coseriu, Eugenio, 1955-1956. «Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar», *Romanistisches Jahrbuch* 7, 29-54.

Coseriu, Eugenio, 1958 [1974]. *Synchronie, Diachronie und Geschichte*, Munich, Fink.

Coseriu, Eugenio, 1975. «Determinierung und Umfeld. Zwei Probleme einer Linguistik des Sprechens», in: *id.*, *Sprachtheorie und allgemeine Sprachwissenschaft. 5 Studien*, Munich, Fink, 253-290.

Coseriu, Eugenio, 1980 [³1994]. *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tubingue/Bâle, Narr/Francke.

Coseriu, Eugenio, 1988. *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*, Tubingue, Francke.

Cremer, Désirée, 2015. «Die *Consolatio*-Übersetzung von Colard Mansion: Zum Auftakt der französischen Elegie und weiterer texttraditioneller Phänomene», in: Lebsanft, Franz / Schrott, Angela (ed.), *Diskurse, Texte, Traditionen. Modelle und Fachkulturen in der Diskussion*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht/Bonn University Press, 317-342.

Ehlich, Konrad (ed.), 1994. *Diskursanalyse in Europa*, Francfort-sur-le-Main *et al.*, Lang.

Fohrmann, Jürgen, 1997. «Diskurs», in: Weimar, Klaus *et al.* (ed.), *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft. Neubearbeitung des Reallexikons der deutschen Literaturgeschichte*, Berlin/New York, De Gruyter, 369-372.

Foucault, Michel, 1966. *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.

Foucault, Michel, 1969. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Foucault, Michel, 1971. *L'ordre du discours*. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970, Paris, Gallimard.

Garatea Grau, Carlos, 2005. *El problema del cambio lingüístico en Ramón Menéndez Pidal. El individuo, las tradiciones y la historia*, Tubingue, Narr.

Gardt, Andreas, 2002. «Wort, Text und Bedeutung. Aspekte der semantischen Erschließung von Texten», in: Ágel, Vilmos / Gardt, Andreas / Haß-Zumkehr, Ulrike / Roelcke, Thorsten (ed.), *Das Wort. Seine strukturelle und kulturelle Dimension. Festschrift für Oskar Reichmann zum 65. Geburtstag*, Berlin/New York, De Gruyter, 111-132.

Gardt, Andreas, 2003. «Sprachwissenschaft als Kulturwissenschaft», in: Haß-Zumkehr, Ulrike / König, Christoph (ed.), *Literaturwissenschaft und Linguistik von 1960 bis heute*, Göttingen, Wallstein Verlag, 271-288.

Gardt, Andreas, 2007. «Diskursanalyse. Aktueller theoretischer Ort und methodische Möglichkeiten», in: Warnke, Ingo (ed.), *Diskurslinguistik nach Foucault. Theorie und Gegenstände*, Berlin/New York, De Gruyter, 28-52.

Gardt, Andreas, 2008. «Kunst und Sprache. Beobachtungen anlässlich der documenta 12», in: Barsch, Achim / Scheuer, Helmut / Schulz, Georg-Michael (ed.), *Literatur – Kunst – Medien. Festschrift für Peter Seibert zum 60. Geburtstag*, Munich, Meidenbauer, 201-224.

Gardt, Andreas, 2012a. «Sprachgeschichte als Kulturgeschichte. Chancen und Risiken der Forschung», in: Maitz, Peter (ed.), *Historische Sprachwissenschaft. Erkenntnisinteressen, Grundlagenprobleme, Desiderate*, Berlin/Boston, De Gruyter, 289-300.

Gardt, Andreas, 2012b. «Textsemantik. Methoden der Bedeutungserschließung», in: Bar, Jochen A. / Müller, Marcus (ed.), *Geschichte der Sprache und Sprache der Geschichte. Probleme und Perspektiven der historischen Sprachwissenschaft des Deutschen. Oskar Reichmann zum 75. Geburtstag*, Berlin, Akademie-Verlag, 61-82.

Gardt, Andreas, 2013. «Textanalyse als Basis der Diskursanalyse. Theorie und Methoden», in: Felder, Ekkehard (ed.), *Faktizitätsherstellung in Diskursen. Die Macht des Deklarativen*, Berlin/Boston, De Gruyter, 29-55.

Goffman, Erving, 1971. *Interaktionsrituale. Über Verhalten in direkter Kommunikation*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.

Harris, Zellig S., 1951. *Methods in Structural Linguistics*, Chicago, University Press.

Harris, Zellig S., 1952. «Discourse Analysis», *Language* 28, 1-30.

Harris, Zellig S., 1969. «Analyse du discours», *Langages* 13, 8-45.

Harris, Zellig S., 1976. «Textanalyse», in: Bense, Elisabeth / Eisenberg, Peter / Haberland, Hartmut (ed.), *Beschreibungsmethoden des amerikanischen Strukturalismus*, Munich, Hueber, 261-298.

Hempfer, Klaus W., 1973. *Gattungstheorie. Information und Synthese*, Munich, Fink.

Heringer, Hans Jürgen, 1974. *Praktische Semantik*, Stuttgart, Klett.

Jacob, Daniel / Kabatek, Johannes (ed.), 2001. *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica: descripción gramatical – pragmática histórica – metodología*, Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana.

Kabatek, Johannes (ed.), 2008. *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana.

Kabatek, Johannes, 2015. «Warum die ‹zweite Historizität› eben doch die zweite ist – von der Bedeutung von Diskurstraditionen für die Sprachbetrachtung», in: Lebsanft, Franz / Schrott, Angela (ed.), *Diskurse, Texte, Traditionen. Modelle und Fachkulturen in der Diskussion*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht/Bonn University Press, 49-62.

Koch, Peter, 1997. «Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik», in: Frank, Barbarba / Haye, Thomas / Tophinke, Doris (ed.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tubingue, Narr, 43-79.

Koch, Peter, 2008. «Tradiciones discursivas y cambio lingüístico: El ejemplo del tratamiento *vuestra merced* en español», in: Kabatek, Johannes (ed.), *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 53-87.

Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, [2]2011. *Gesprochene Sprache in der Romania. Französisch, Italienisch, Spanisch*, Berlin/New York, De Gruyter.

Lebsanft, Franz, 2005. «Kommunikationsprinzipien, Texttraditionen, Geschichte», in: Schrott, Angela / Völker, Harald (ed.), *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Universitätsverlag Göttingen, 25-43.

Lebsanft, Franz, 2015. «Rezension von Wrana u.a. (Hg.) 2015», *Romanische Forschungen* 127, 291-293.

Linke, Angelika, 2003. «Sprachgeschichte – Gesellschaftsgeschichte – Kulturanalyse», in: Henne, Helmut / Sitta, Horst / Wiegand, Herbert Ernst (ed.), *Germanistische Linguistik: Konturen eines Faches*, Tubingue, Niemeyer, 25-65.

Luckmann, Thomas, 1988. «Kommunikative Gattungen im kommunikativen ‹Haushalt› einer Gesellschaft», in: Smolka-Koerdt, Gisela / Spangenberg, Peter M. / Tillmann-Bartylla, Dagmar (ed.), *Der Ursprung von Literatur. Medien, Rollen, Kommunikationssituationen zwischen 1450 und 1650*, Munich, Fink, 279-288.

Luckmann, Thomas, 1997. «Allgemeine Überlegungen zu kommunikativen Gattungen», in: Frank, Barbara / Haye, Thomas / Tophinke, Doris (ed.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tubingue, Narr, 11-17.

Menéndez Pidal, Ramón, 1926 [[8]1976]. *Orígenes del español*. Octava edición, según la tercera, muy corregida y adicionada, Madrid, Espasa-Calpe.

Menéndez Pidal, Ramón, 1942 [[9]1991]. *Poesía juglaresca y juglares. Orígenes de las literaturas románicas*, Madrid, Espasa-Calpe.

Menéndez Pidal, Ramón, 1945. «Unidad de la lengua.», in: *id.*, *Castilla, la tradición, el idioma*, Buenos Aires, Espasa-Calpe Argentina, 173-218.

Menéndez Pidal, Ramón, 1952. *Miscelánea histórico-literaria*, Buenos Aires, Espasa-Calpe.

Menéndez Pidal, Ramón, 1953/1968. *Romancero hispánico. Teoría e historia*, vol. 1 et 2, Madrid, Espasa-Calpe.

Menéndez Pidal, Ramón, 1954. «A propósito de *l* y *ll* latinas. Colonización suditálica en España», *Boletín de la Real Academia Española* 34, 165-216.

Oesterreicher, Wulf, 1997. «Zur Fundierung von Diskurstraditionen», in: Frank, Barbara / Haye, Thomas / Tophinke, Doris (ed.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tubingue, Narr, 19-41.

Pagliaro, Antonino, 1955. *Lingüística della «parola»*, Rome, Ed. dell'Ateneo.

Parr, Rolf, 2008. «Diskurs», in: Kammler, Clemens / Parr, Rolf / Schneider, Ulrich Johannes (ed.), *Foucault-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 233-237.

Raible, Wolfgang, 1997. «Das ‹Lob der Variante› aus der Sicht des Sprachwissenschaftlers», in: Gleßgen, Martin-Dietrich / Lebsanft, Franz (ed.), *Alte und neue Philologie*, Tubingue, Niemeyer, 127-141.

Roth, Kersten Sven / Spiegel, Carmen (ed.), 2013. *Angewandte Diskurslinguistik. Felder, Probleme, Perspektiven*, Berlin, Akademie Verlag.

Rüsen, Jörn, 1983. *Historische Vernunft. Grundzüge einer Historik I: Die Grundlagen der Geschichtswissenschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Saussure, Ferdinand de, 1916/2013. *Cours de linguistique générale*. Zweisprachige Ausgabe französisch-deutsch mit Einleitung, Anmerkungen und Kommentar von Peter Wunderli, Tubingue, Narr.

Schlieben-Lange, Brigitte, 1983. *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer.

Schorken, Rolf, [5]1997. «Geschichte als Lebenswelt», in: Bergmann, Klaus *et al.* (ed.), *Handbuch der Geschichtsdidaktik*, Seelze-Velber, Kallmeyer, 3-9.

Schrott, Angela / Volker, Harald (ed.), 2005. *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Universitätsverlag.

Spitzmüller, Jürgen / Warnke, Ingo H., 2011. *Diskurslinguistik. Eine Einführung in Theorien und Methoden der transtextuellen Sprachanalyse*, Berlin/Boston, De Gruyter.

Szemerényi, Oswald, 1982. *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft. Teil II: Die fünfziger Jahre 1950-1960*, Heidelberg, Winter.

Vierhaus, Rudolf, 1995. «Die Rekonstruktion historischer Lebenswelten», in: Lehmann, Hartmut (ed.), *Göttinger Gespräche zur Geschichtswissenschaft*, vol. I *Wege zu einer neuen Kulturgeschichte*, Göttingen, Max Planck Institut für Geschichte, Wallstein Verlag, 7-28.

Warnke, Ingo H., 2007. «Diskursanalyse nach Foucault – Dimensionen einer Sprachwissenschaft jenseits textueller Grenzen», in: Warnke, Ingo H. (ed.), *Diskurslinguistik nach Foucault. Theorie und Gegenstände*, Berlin, De Gruyter, 3-24.

Warnke, Ingo H. / Spitzmüller, Jürgen (ed.), 2008. *Methoden der Diskurslinguistik. Sprachwissenschaftliche Zugänge zur transtextuellen Ebene*, Berlin/New York, De Gruyter.

Wilhelm, Raymund, 2001. «Diskurstraditionen», in: Haspelmath, Martin / König, Ekkehard / Oesterreicher, Wulf / Raible, Wolfgang (ed.), *Sprachtypologie und sprachliche Universalien. Ein internationales Handbuch*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. 1, 467-477.

Wrana, Daniel *et al.* (ed.), 2015. *DiskursNetz. Wörterbuch der interdisziplinären Diskursforschung*, Berlin, Suhrkamp.